

PARIS
PAGNERRE. ÉDITEUR. RUE DE SEINE. 18

ALMANACH

DU

CHARIVARI

1862

TROISIÈME ANNÉE



Espiégleries du CHARIVARI pendant son voyage aérien.

PARIS

PAGNERRE, ÉDITEUR, RUE DE SEINE, 18



Passage d'une comète.

ANNUAIRE POUR 1862.

Année de la période Julienne................ 6575
Depuis la première Olympiade d'Iphitus jusqu'en juillet.............................. 2638
De la fondation de Rome, selon Varron (mars). 2615
De l'époque de Nabonassar, depuis février.... 2609
De la naissance de Jésus-Christ............. 1862
L'anuée 1278 des Turcs commence le 9 juillet 1861, et finit le 28 juin 1862.

Fêtes annuelles et mobiles.

La Septuagésime	16 février.	*Les Rogations*...	26, 27, 28 mai.	*La Trinité*........	15 juin.
Les Cendres.........	5 mars.	L'ASCENSION.........	29 mai.	LA FÊTE-DIEU.	19 juin.
PAQUES............	20 avril.	LA PENTECOTE........	8 juin.	*L'Avent*............	30 novemb.

Saisons.

De PRINTEMPS comm. le 20 mars, à 8 h. 53 m. du soir.
L'ÉTÉ commence le 21 juin, à 5 h. 30 m. du soir.
L'AUTOMNE comm. le 23 septemb., à 7 h. 36 m. du mat.
L'HIVER comm. le 21 décembre, à 1 h. 29 m. du mat.

Éclipses.

Le 12 juin, ÉCLIPSE TOTALE DE LUNE, invisible à Paris.

27 juin, ÉCLIPSE PARTIELLE DE SOLEIL, invisible à Paris.

Le 21 novembre, ÉCLIPSE PARTIELLE DE SOLEIL, invisible à Paris.

Le 6 décembre, ÉCLIPSE TOTALE DE LUNE, eu partie visible à Paris.

Commencement de l'éclipse, à 5 h. 54 m. du matin.

Milieu de l'éclipse, à 7 h. 49 m. du matin.

Fin, à 9 h. 44 m. du matin.

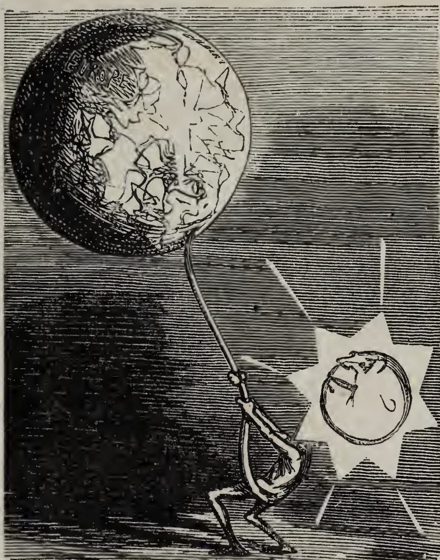
Le 21 décembre, ÉCLIPSE PARTIELLE DE SOLEIL, invisible à Paris.



Le Soleil et la Lune inspectent avec inquiétude le cratère du Vésuve, dans la crainte des éclaboussures.



De plus en plus renfrognée, la Grande-Ourse résiste aux plus séduisantes agaceries.



Une comète se passant la fantaisie de toucher la terre avec sa queue.



Le Soleil est vertement tancé par Messieurs des observatoires, pour défaut de surveillance dans la police céleste et pour avoir laissé vagabonder les comètes.



Les années se suivent... et se ressemblent.

JANVIER (le **Verseau**).		FÉVRIER (les **Poissons**).		MARS (le **Bélier**).	
1 mercredi	*La Circoncision.*	1 samedi	s. Ignace.	1 samedi	s. Aubin.
2 jeudi	s. Basile, évêque.	2 DIM.	*Purification.*	2 DIM.	s. Simplice. *Quinq.*
3 vendredi	ste Geneviève.	3 lundi	s. Blaise.	3 lundi	ste Cunegonde.
4 samedi	s. Rigobert.	4 mardi	s. Gilbert.	4 mardi	s. Casimir. *Mardi g.*
5 DIM.	s. Siméon.	5 mercredi	ste Agathe.	5 mercredi	*Les Cendres.*
6 lundi	*L'Épiphanie.*	6 jeudi	s. Wast.	6 jeudi	ste Colette.
7 mardi	s. Théaulon.	7 vendredi	s. Romuald.	7 vendredi	s. Thomas.
8 mercredi	s. Lucien.	8 samedi	s. Jean de M.	8 samedi	s. Jean de D.
9 jeudi.	s. Furcy.	9 DIM.	ste Apolline.	9 DIM.	ste Françoise. *Quadr.*
10 vendredi	s. Paul, ermite.	10 lundi	ste Scholas.	10 lundi	s. Taraise.
11 samedi	s. Théodose.	11 mardi	s. Severin.	11 mardi	40 Martyrs.
12 DIM.	s. Arcade.	12 mercredi	ste Eulalie.	12 mercredi	s. Pol, évêque. Q. T.
13 lundi	Baptême de N. S.	13 jeudi	s. Lézin	13 jeudi	ste Euphrasie.
14 mardi	s. Hilaire, évêque.	14 vendredi	s. Valentin.	14 vendredi	s. Lubin.
15 mercredi	s. Maur, abbé.	15 samedi	s. Faustin.	15 samedi	s. Longin.
16 jeudi	s. Guillaume.	16 DIM.	s. Onésime. *Sept.*	16 DIM.	s. Cyriaque. *Remin.*
17 vendredi	s. Antoine.	17 lundi	s. Sylvain.	17 lundi	s. Abraham.
18 samedi	Chaire S. P. à R.	18 mardi	s. Siméon.	18 mardi	s. Alexandre.
19 DIM.	s. Sulpice, évêque.	19 mercredi	s. Gabriel.	19 mercredi	s. Joseph.
20 lundi	s. Sébastien.	20 jeudi	s. Eucher.	20 jeudi	s. Joachim.
21 mardi	ste Agnès, vierge.	21 vendredi	s. Pepin.	21 vendredi	s. Benoît.
22 mercredi	s. Vincent.	22 samedi	C. s. Pierre.	22 samedi	s. Lée.
23 jeudi	s. Ildefonse.	23 DIM.	ste. Isabelle. *Sexag.*	23 DIM.	s. Victor. *Oc.*
24 vendredi	s. Babylas.	24 lundi	s. Matthias.	24 lundi	s. Gabriel.
25 samedi	Conv. de s. Paul.	25 mardi	ste Taraise	25 mardi	*Annonciation.*
26 DIM.	ste Paule.	26 mercredi	s. Alexis.	26 mercredi	s. Ludger.
27 lundi	ste Julienne.	27 jeudi	s. Léandre.	27 jeudi	s. Rupert.
28 mardi	s. Charlemagne.	28 vendredi	s. Romain.	28 vendredi	s. Gontran.
29 mercredi	s. François de Sales.			29 samedi	s. Eustache.
30 jeudi	ste Bathilde.			30 DIM.	s. Rieule. *Lætare.*
31 vendredi	s. Pierre N.			31 lundi	s. Gui.



Furieux de n'avoir rien obtenu au concours de Poissy.

AVRIL (le **Taureau**).		MAI (les **Gémeaux**).		JUIN (l'**Écrevisse**).	
1 mardi	s. Hugues.	1 jeudi	s. Philippe.	1 DIM.	s. Thierri.
2 mercredi	s. François de P.	2 vendredi	s. Athanase.	2 lundi	s. Potin.
3 jeudi	s. Richard.	3 samedi	Inv. de la ste Croix.	3 mardi	ste Clotilde.
4 vendredi	s. Elphage.	4 DIM.	ste Monique.	4 mercredi	s. Quirin.
5 samedi	s. Ambroise.	5 lundi	s. Augustin.	5 jeudi	s. Boniface.
6 DIM.	*Passion.*	6 mardi	s. Jean P. L.	6 vendredi	s. Claude
7 lundi	s. Hégésippe.	7 mercredi	s. Stanislas.	7 samedi	s. Paul. *v. g.*
8 mardi	s. Edèze.	8 jeudi	s. Désiré.	8 DIM.	PENTECOTE.
9 mercredi	ste Marie Eg.	9 vendredi	ASCENSION.	9 lundi	s. Prime.
10 jeudi	ste Azélie.	10 samedi	s. Gordien.	10 mardi	s. Landri.
11 vendredi	s. Jules.	11 DIM.	s. Mamert.	11 mercredi	s. Barn. Q. T.
12 samedi	ste Godeberte.	12 lundi	s. Porphyr.	12 jeudi	s. Basilide.
13 DIM.	*Rameaux.*	13 mardi	s. Servais.	13 vendredi	s. Antoine de Pad.
14 lundi	s. Justin.	14 mercredi	s. Erambert.	14 samedi	s. Ruffin.
15 mardi	s. Paterne.	15 jeudi	ste Delphine.	15 DIM.	s. Modeste. *Trinité.*
16 mercredi	s. Fructueux.	16 vendredi	s. Honoré.	16 lundi	s. Fargeau.
17 jeudi	s. Anicet.	17 samedi	s. Pascal.	17 mardi	s. Avit.
18 vendredi	*Vendredi-saint.*	18 DIM.	s. Eric, *v. j.*	18 mercredi	s. Marine.
19 samedi	s. Léon.	19 lundi	s. Yves.	19 jeudi	FÊTE-DIEU.
20 DIM.	PAQUES.	20 mardi	s. Bernard.	20 vendredi	s. Silvère.
21 lundi	ste Ildegonde.	21 mercredi	ste Virginie.	21 samedi	s. Leufroi.
22 mardi	ste Opportune.	22 jeudi	ste Julie.	22 DIM.	s. Paulin.
23 mercredi	s. Georges.	23 vendredi	s. Didier.	23 lundi	s. Félix.
24 jeudi	s. Robert.	24 samedi	ste Jeanne.	24 mardi	s. Jean-Baptiste.
25 vendredi	s. Marc.	25 DIM.	s. Urbain.	25 mercredi	s. Prosper.
26 samedi	s. Clet.	26 lundi	s. Adolphe. *Rogat.*	26 jeudi	s. Babolein.
27 DIM.	s. Anthime. *Quas.*	27 mardi	s. Hildevert.	27 vendredi	s. Crescent.
28 lundi	s. Polycarpe.	28 mercredi	s. Germain.	28 samedi	s. Irénée.
29 mardi	s. Vital, martyr.	29 jeudi	ASCENSION.	29 DIM.	s. Pierre. s. Paul.
30 mercredi	s. Eutrope.	30 vendredi	ste Emilie.	30 lundi	Comm. s. Paul.
		31 samedi.	ste Pétronille.		



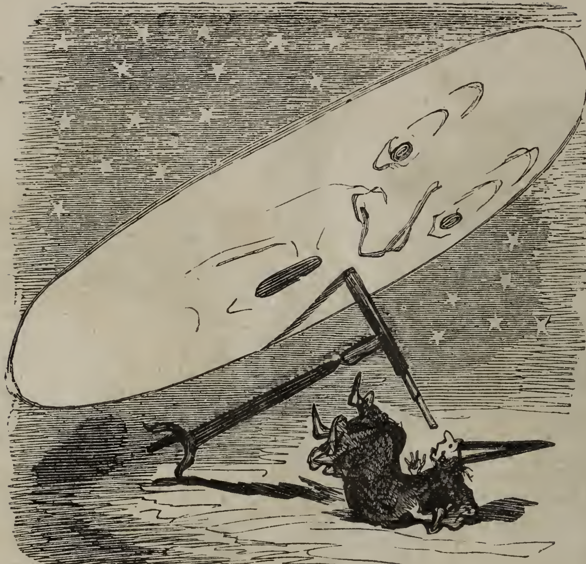
Un léger désagrément des bains de mer.

JUILLET (le **Lion**).		AOUT (la **Vierge**).		SEPTEMBRE (la **Balance**).	
1 mardi	s. Martial.	1 vendredi	s. Pierre-ès-liens.	1 lundi	s. Leu et s. Gill.
2 mercredi	Vis. N.-D.	2 samedi	s. Etienne.	2 mardi	s. Lazare.
3 jeudi	s. Anatole.	3 DIM.	Inv. de s. Etienne.	3 mercredi	s. Grégoire.
4 vendredi	Tr. s. Mart.	4 lundi	s. Dominique.	4 jeudi.	ste Losalie.
5 samedi	ste Zoé, m.	5 mardi	s. Yon, martyr.	5 vendredi	s. Bertin.
6 DIM.	s. Tranquille.	6 mercredi	Tr. de N.-S.	6 samedi	s. Onésipe.
7 lundi	ste Aubierge.	7 jeudi	s. Gaëtan.	7 DIM.	s. Cloud, ste Reine.
8 mardi	ste Priscille.	8 vendredi	s. Justin.	8 lundi	*Nat. de la Vierge.*
9 mercredi	ste Véronique.	9 samedi	s. Spire, *v.*	9 mardi	s. Omer, évêque.
10 jeudi	ste Félicité.	10 DIM.	s. Laurent.	10 mercredi	ste Pulchérie.
11 vendredi	Tr. de s. Ben.	11 lundi	Susc. de la ste Croix.	11 jeudi	s. Patient, évêque.
12 samedi	s. Gualbert	12 mardi	ste Claire.	12 vendredi	s. Serdot.
13 DIM.	s. Turiaf.	13 mercredi	s. Hippolyte.	13 samedi	s. Aimé.
14 lundi	s. Bonaventure.	14 jeudi	s. Eusèbe, *v. j.*	14 DIM	Ex. de la ste Croix.
15 mardi	s. Henri.	15 vendredi	ASSOMPTION.	15 lundi	s. Nicomède.
16 mercredi	N. D. M. C.	16 samedi	s. Roch.	16 mardi	s. Cyprien.
17 jeudi	s. Alexis.	17 DIM.	s. Mamert.	17 mercredi	s. Lambert. Q. T.
18 vendredi	s. Clair.	18 lundi	ste Hélène.	18 jeudi	s. Jean C.
19 samedi	s. Vincent de P.	19 mardi	s. Louis, évêque.	19 vendredi	s. Janvier.
20 DIM.	ste Marguerite.	20 mercredi	s. Bernard.	20 samedi	s. Eustache.
21 lundi	s. Victor.	21 jeudi	s. Privat.	21 DIM.	s. Mathieu.
22 mardi	ste Madeleine.	22 vendredi	s. Symphorien.	22 lundi	s. Maurice.
23 mercredi	ste Apolinaire.	23 samedi	s. Sidoine.	23 mardi	ste Thècle.
24 jeudi	s. Christophe, *v.*	24 DIM.	s. Barthélemy.	24 mercredi	s. Andoche.
25 vendredi	s. Jacques, s. C.	25 lundi	s. Louis, roi.	25 jeudi	s. Firmin.
26 samedi	Tr. de s. M.	26 mardi	s. Zéphirin.	26 vendredi	ste Justine.
27 DIM.	s. Pantaléon.	27 mercredi	s. Césaire.	27 samedi	s. Côme, s. D.
28 lundi	ste Anne.	28 jeudi	s. Augustin.	28 DIM.	s. Céran.
29 mardi	ste Marthe.	29 vendredi	Décol. de s. J.-B.	29 lundi	s. Michel, archange.
30 mercredi	s. Abdon.	30 samedi	s. Fiacre.	30 mardi	s. Jérôme.
31 jeudi	s. Germain-l'Aux.	31 DIM.	s. Ovide.		



15 décembre. — Commencement des politesses du concierge.

OCTOBRE (le **Scorpion**).		NOVEMBRE (le **Sagittaire**).		DÉCEMBRE (le **Capricorne**.)	
1 mercredi	s. Remi, évêque.	1 samedi	TOUSSAINT.	1 lundi	s. Eloi.
2 jeudi	ss. Anges gardiens.	2 DIM.	Les Trépassés.	2 mardi	s. François Xavier.
3 vendredi	s. Denis, abbé.	3 lundi	s. Marcel.	3 mercredi	s. Mirocle.
4 samedi	s. François d'Ass.	4 mardi	s. Charles.	4 jeudi	ste Barbe.
5 DIM.	ste Aure, vierge.	5 mercredi	ste Berthilde.	5 vendredi	s. Sabas, abbé.
6 lundi	s. Bruno.	6 jeudi	s. Léonard.	6 samedi	s. Nicolas.
7 mardi	s. Serge, s. B.	7 vendredi	s. Vilbrod.	7 DIM.	ste Fare, vierge.
8 mercredi	ste Thaïs.	8 samedi	stes Reliques.	8 lundi	*Conception.*
9 jeudi	s. Denis, évêque.	9 DIM.	s. Mathurin.	9 mardi	ste Léocadie.
10 vendredi	s. Géréon.	10 lundi.	s. Léon Ier, pape.	10 mercredi	ste Valère,
11 samedi	s. Venant.	11 mardi	s. Martin, évêque.	11 jeudi	s. Fuscien.
12 DIM.	s. Vilfride.	12 mercredi	s. René, évêque.	12 vendredi	s. Damas.
13 lundi	s. Edouard.	13 jeudi	s. Brice, évêque.	13 samedi	ste Luce, vierge.
14 mardi	s. Caliste.	14 vendredi	s. Achille.	14 DIM.	s. Nicaise.
15 mercredi	ste Thérèse.	15 samedi	s. Eugène.	15 lundi	s. Mesmin.
16 jeudi	s. Léopold.	16 DIM.	s. Eucher.	16 mardi	ste Adélaïde
17 vendredi	s. Cerbonet.	17 lundi	s. Agnan, évêque.	17 mercredi	ste Olympe. Q. T.
18 samedi	s. Luc, évêque.	18 mardi	ste Aude.	18 jeudi	s. Gratien.
19 DIM.	s. Savinien.	19 mercredi	ste Elisabeth.	19 vendredi	s. Meurice.
20 lundi	s. Sendou.	20 jeudi	s. Edmond.	20 samedi	ste Philogone.
21 mardi	ste Ursule.	21 vendredi	Présent. de la Vierge.	21 DIM.	s. Thomas, apôtre.
22 mercredi	s. Mellon.	22 samedi	ste Cécile.	22 lundi	s. Honorat.
23 jeudi	s. Hilarion.	23 DIM.	s. Clément.	23 mardi	ste Victoire.
24 vendredi	s. Magloire.	24 lundi	ste Flore, vierge.	24 mercredi	s. Yves. *v. j.*
25 samedi	s. Crépin, s. Cr.	25 mardi	ste Catherine.	25 jeudi	NOEL.
26 DIM.	s. Rustique.	26 mercredi	ste Geneviève d'A.	26 vendredi	s. Etienne.
27 lundi	s. Frumence, *v.*	27 jeudi	s. Sosthène.	27 samedi	s. Jean, apôtre.
28 mardi	s. Simon, s. Jude.	28 vendredi	s. Séverin.	28 DIM.	ss. Innocents.
29 mercredi	s. Faron, évêque.	29 samedi	s. Saturnin.	29 lundi	s. Thomas, C.
30 jeudi	s. Lucain.	30 DIM.	s. André. *Avent.*	30 mardi	ste Colombe.
31 vendredi	s. Quentin. *v. j.*			31 mercredi	s. Sylvestre.



Inconvénient d'un télescope qui rapproche trop les objets.

PHASES DE LA LUNE POUR L'ANNÉE 1862.

JANVIER.

P. Q. le 7, à 10 h. 56 m. du s.
P. L. le 16, à 2 h. 4 m. du m.
D. Q. le 23, à 6 h. 45 m. du m.
N. L. le 30, à 2 h. 59 m. du m.

FÉVRIER.

P. Q. le 6, à 8 h. 20 m. du s.
P. L. le 14, à 5 h. 15 m. du s.
D. Q. le 21, à 2 h. 26 m. du s.
N. L. le 28, à 4 h. 59 m. du s.

MARS.

P. Q. le 8, à 5 h. 30 m. du s.
P. L. le 16, à 5 h. 26 m. du m.
D Q. le 22, à 10 h. 0 m. du s.
N. L. le 30, à 7 h. 55 m. du m.

AVRIL.

P. Q. le 7, à 0 h. 23 m. du s.
P. L. le 14, à 3 h. 7 m. du s.
D. Q. le 21, à 6 h. 12 m. du m.
N. L. le 28, à 11 h. 36 m. du s.

MAI.

P. Q. le 7, à 3 h. 33 m. du m.
P. L. le 13, à 11 h. 8 m. du s.
D. Q. le 20, à 3 h. 47 m. du s.
N. L. le 28, à 3 h. 35 m. du s.

JUIN.

P. Q. le 5, à 2 h. 52 m. du s.
P. L. le 12, à 6 h. 26 m. du m.
D. Q. le 19, à 3 h. 20 m. du m.
N. L. le 27, à 7 h. 3 m. du m.

JUILLET.

P. Q. le 4, à 11 h. 0 m. du s.
P. L. le 11, à 1 h. 48 m. du s.
D. Q. le 18, à 5 h. 22 m. du s.
N. L. le 26, à 9 h. 14 m. du s.

AOUT.

P. Q. le 3, à 5 h. 5 m. du m.
P. L. le 9, à 10 h. 2 m. du s.
D. Q. le 17, à 9 h. 57 m. du m.
N. L. le 25, à 9 h. 49 m. du m.

SEPTEMBRE.

P. Q. le 1er, à 10 h. 28 m. du s.
P. L. le 8, à 8 h. 6 m. du m.
D. Q. le 16, à 4 h. 31 m. du m.
N. L. le 23, à 9 h. 6 m. du s.
P. Q. le 30, à 4 h. 18 m. du s.

OCTOBRE.

P. L. le 7, à 8 h. 54 m. du s.
D. Q. le 15, à 11 h. 51 m. du s.
N. L. le 23, à 7 h. 45 m. du m.
P. Q. le 29, à 11 h. 53 m. du s.

NOVEMBRE.

P. L. le 6, à 0 h. 58 m. du s.
D. Q. le 14, à 6 h. 19 m. du s.
N. L. le 21, à 6 h. 23 m. du s.
P. Q. le 28, à 10 h. 11 m. du m.

DÉCEMBRE.

P. L. le 6, à 7 h. 47 m. du m.
D. Q. le 14, à 10 h. 41 m. du m.
N. L. le 21, à 5 h. 15 m. du m.
P. Q. le 27, à 11 h. 53 m. du s.

Croquis américains.



— Vous me permettez de manger votre adversaire ?

— Mais, non !

— Je passe de l'autre côté alors ! on y donne l'autorisation de vous manger.



— Tiens ! mais nous sommes les dindons de la farce ; Ils nous laissent battre tout seuls pour se débarrasser d'abord de nous !



Un grand séparatiste américain.



L'UNION.

Nouvelle définition pour le dictionnaire de l'Académie.



— Dis donc, Paméla, es-tu pour le jockey vert?
— Non, je suis pour le cachet vert.

On connaît l'excentricité du caractère américain, laquelle n'est surpassée que par l'excentricité de leurs annonces. Mais je doute qu'on en ait jamais lu une plus bizarre que celle qu'on me signale.

Un spirituel yankee de la Nouvelle-Orléans vient de faire publier l'avis ci-dessous dans le journal le plus répandu de la contrée :

« A une demi-lieue sud-est de la ville se trouve un très-gros chêne, à la principale branche duquel plusieurs honorables citoyens se sont déjà pendus. R*** ayant l'intention de le faire couper pour bâtir à la place qu'il occupe, prie ceux qui auraient encore à s'en servir de se dépêcher, attendu que quinze jours après la présente annonce il serait probablement trop tard.



— Où donc ça, le cheval de ton vicomte!
— Là, sur la paille!
— Tiens, il n'y a encore que le cheval! Je ne suis pas inquiète, grâce à toi, j'y verrai bientôt le maître.

X***, homme de bourse véreux, joint à ce métier celui d'être le plus poltron des mortels.

Déjà dix fois il s'est attiré des apostrophes contondantes; mais, après s'être passé la main sur la joue, X*** trouve qu'il n'y paraît plus.

L'autre jour, un monsieur se présente chez lui dès l'aurore; un valet ouvre :

— Ton maître y est-il?

— Monsieur, je...

— Il doit y être, je veux le voir. Il m'a diffamé, et je viens pour lui donner des soufflets.

— Impossible, le dimanche est le seul jour où monsieur ne reçoit pas!



John Bull milicien désespère son sergent instructeur en voulant persister dans sa vieille tactique de combat.

L'ART D'ENTRER PARTOUT

A la porte d'un théâtre un jour de première.

PREMIER MONSIEUR, à la buraliste.

Deux places de balcon?

LA BURALISTE.

Il n'y en a plus.

SECOND MONSIEUR.

Un orchestre?

LA BURALISTE.

Il n'y en a plus.

TROISIÈME MONSIEUR.

Deux places de baignoire?

LA BURALISTE.

Il n'y en a plus.

L'EFFRONTÉ, allant droit au contrôle.

La loge du journal le *Pachyderme*? (Il passe.)

LE CONTRÔLEUR, l'arrêtant.

Pardon, la loge n'est que de cinq et il est déjà venu sept personnes au nom du journal le *Pachyderme*.

L'EFFRONTÉ.

Ça suffit. Si la loge est pleine, je redescendrai. (Il entre.)

Dans l'intérieur dudit théâtre.

L'EFFRONTÉ.

Madame l'ouvreuse, voulez-vous m'ouvrir la porte de la première galerie, s'il vous plaît?

L'OUVREUSE.

Vous avez le coupon?

L'EFFRONTÉ.

Non, mais ouvrez tout de même.

L'OUVREUSE.

Vous avez vos entrées, alors; voulez-vous avoir l'obligeance de me donner votre nom?

L'EFFRONTÉ.

Je n'ai pas mes entrées. Je viens seulement dire deux mots à quelqu'un et je ressors immédiatement.

L'OUVREUSE.

C'est bien, monsieur.

Elle ouvre, l'Effronté entre, jette les yeux à droite et à gauche et finit par s'asseoir sur un strapontin.

L'OUVREUSE, après un quart d'heure de grâce.

Eh bien, monsieur, si vous ne trouvez pas la personne que vous cherchez, il faut vous en aller.

L'EFFRONTÉ.

Encore cinq minutes. Donnez-moi donc le programme.

L'OUVREUSE.

C'est que, voyez-vous, nous serions à l'amende si...

L'EFFRONTÉ.

Tenez, prenez toujours mon paletot et apportez-moi un coussin. Voilà trente sous pour vous.

L'OUVREUSE.

Monsieur veut-il une lorgnette?

Chez la concierge.

UN IMBERBE, entrant le chapeau à la main et un manuscrit sous le bras.

Madame, pourriez-vous me dire si M. le directeur est chez lui?

LA CONCIERGE.

Il est sorti.

L'IMBERBE.

Auriez-vous alors l'obligeance de m'indiquer l'heure à laquelle on a quelque chance de le trouver?

LA CONCIERGE.

On ne le trouve jamais.

L'IMBERBE.

C'est que j'aurais à lui parler de choses particulières.

LA CONCIERGE.

C'est possible, mais j'ai l'ordre de ne laisser monter personne.

L'IMBERBE, opérant sa retraite.

Je vous remercie de vos renseignements. (Il sort et se rencontre avec l'Effronté, qui monte l'escalier directorial.)

LA CONCIERGE.

Où allez-vous?

L'EFFRONTÉ.

Chez le directeur, parbleu!

LA CONCIERGE.

Il n'y est pas.

L'EFFRONTÉ.

Pour les autres, c'est possible, mais pour moi il y est toujours.

LA CONCIERGE.

Ah! pardon, je ne vous reconnaissais pas.

L'EFFRONTÉ, à part.

Ça tient peut-être à ce qu'elle ne m'a jamais vu. (Il monte.)

L'IMBERBE.

Y a-t-il des gens qui ont de la chance!

A la police correctionnelle.

UN MONSIEUR, au gendarme.

Pardon, est-ce qu'il serait possible d'entrer dans la salle d'audience; on m'a dit qu'on jugeait aujourd'hui une affaire excessivement intéressante..

LE GENDARME.

Êtes-vous assigné?

LE MONSIEUR.

Pas précisément, mais j'avais pensé qu'en ma qualité de cousin d'un juge suppléant du tribunal de Limoges...

LE GENDARME.

On n'entre pas.

Le monsieur se retire. — L'Effronté arrive un portefeuille sous le bras et ouvre la porte de la salle.

LE GENDARME.

Êtes-vous assigné?

L'EFFRONTÉ.

Mais non, vous voyez bien que je cherche un avocat : j'ai un dossier à lui remettre.

LE GENDARME.

Vous ne pouvez pas pénétrer, tout est plein.

L'EFFRONTÉ.

Plein ou non, il faut que je lui remette son dossier.

LE GENDARME.

Comment s'appelle-t-il votre avocat?

L'EFFRONTÉ, marmottant entre ses dents.

Me Genessier.

LE GENDARME.

Comment?

L'EFFRONTÉ, marmottant toujours.

Me Genessier. (Haut.) Si vous voulez lui dire que je l'attends, vous me rendrez service.

LE GENDARME.

Entrez vous-même, vous le trouverez mieux que moi.

L'EFFRONTÉ, à part.

C'est ce que je voulais.

Au Jardin des Plantes.

UN PÈRE ET SON HÉRITIER, frappant à la porte des petits appartements réservés aux carnivores.

Toc! toc!

UN GARDIEN, ouvrant.

Votre billet?

LE PÈRE.

Je n'en ai pas; mais, comme mon fils est en congé, je désirais utiliser ses vacances de la Saint-Charlemagne pour le mener voir manger les animaux féroces. J'ignorais qu'on eût besoin d'un billet pour assister à ce spectacle.

LE GARDIEN.

Eh bien, maintenant vous le saurez. (Il ferme la porte au nez du père qui se dirige vers les singes.)

UNE MÈRE ET SES QUATRE ENFANTS.

Monsieur, peut-on entrer?

LE GARDIEN.

Avec un billet, oui. Où est votre billet?

LA MÈRE.

Monsieur, laissez-moi vous expliquer: j'arrive d'Isigny, et on m'a dit que la première chose à visiter à Paris c'était le Jardin des Plantes.

LE GARDIEN.

Eh bien! allez voir les ours.

LA MÈRE.

De quel côté sont-ils?

LE GARDIEN.

Cinquième avenue à gauche.

LA MÈRE.

Merci infiniment. Venez, vous autres.

L'EFFRONTÉ, tambourinant au carreau.

Hé! gardien!

LE GARDIEN, rouvrant.

Votre billet?

L'EFFRONTÉ.

Voilà six ans que je viens ici; je n'ai jamais eu de billet, je ne sais pas pour-

quoi vous m'en demandez aujourd'hui... Je suis envoyé par M. Saint-Hilaire.

LE GARDIEN.

M. Saint-Hilaire?

L'EFFRONTÉ.

Eh bien! oui, M. Marco Saint-Hilaire.

LE GARDIEN.

Vous voulez dire Geoffroy Saint-Hilaire?

L'EFFRONTÉ.

Geoffroy, bien entendu. Il n'y est pas?

LE GARDIEN.

Non, mais c'est égal, entrez tout de même.

L'EFFRONTÉ.

C'est que j'aurais voulu lui parler.

LE GARDIEN.

Ah bien! puisque vous connaissez M. Geoffroy Saint-Hilaire, venez avec moi, je vais vous montrer un petit isatis d'Islande qu'on fait voir seulement aux amis, parce que le monde l'effarouche. Vous verrez quelle jolie bête!

L'EFFRONTÉ.

Ce doit être fort intéressant en effet. Passez devant; je vous suis.

Chez Markowski.

UN RUSSE.

Voici dix francs pour mon entrée.

LE PROFESSEUR.

Avez-vous une lettre d'invitation?

LE RUSSE.

Non, mais voici dix francs pour mon entrée.

LE PROFESSEUR.

Ça ne suffit pas; il faut encore la lettre d'invitation, mes bals ne sont pas publics. Kosciusko viendrait lui-même que je le refuserais, s'il n'avait pas été invité.

UN ANGLAIS.

O moâ, je étais comme mossieu, je savais pas.

LE PROFESSEUR.

J'en suis fâché, mes bals ne sont pas publics.

Le Russe et l'Anglais se retirent l'oreille basse.

L'EFFRONTÉ.

M. Markowski, s'il vous plaît?

LE PROFESSEUR.

Que lui voulez-vous?

L'EFFRONTÉ.

Je viens de la part d'un de vos amis, attendez donc, j'ai oublié son nom; un jeune homme, vous savez bien, qui écrit dans les petits journaux. Il m'a dit que vous me recevriez comme lui-même. (Jetant autour de lui des yeux stupéfaits.) Oh! mais c'est superbe ici, c'est infiniment plus beau que chez Cellarius.

LE PROFESSEUR.

N'est-ce pas?

L'EFFRONTÉ.

A cent piques au-dessus, tout bonnement. Et cette eau de Cologne? Ah! c'est un parfum!...

LE PROFESSEUR.

N'est-ce pas?

L'EFFRONTÉ.

C'est féerique.

LE PROFESSEUR.

Et si vous voyiez les galeries du haut?

L'EFFRONTÉ.

Comment, il y a encore des galeries là-haut? Peste! vous faites bien les choses.

LE PROFESSEUR.

Montez donc les voir, et vous me direz si l'on en voit de pareilles chez Cellarius!

HENRI ROCHEFORT.



LES NOUVELLES FRÉGATES CUIRASSÉES.

— Nom d'une pipe ! on va peut-être nous mettre à l'eau aussi ! Voilà qu'on met tous les vaisseaux dans les cuirassiers !



— Papa Saturne, nous n'avons donc plus notre faux?

— Ma foi, non ! Je l'ai remplacée par un canon rayé; l'ouvrage, elle va plus vite.



L'ingénieur employant tous les moyens imaginables pour faire arriver l'eau au puits de Passy.



— J'aime bien les enfants, mais pas en hiver, ils sont trop laids !



LE SAPEUR. — Heureusement que j'ai mon 'ache! sans quoi, avec ma nouvelle tunique, 1 me prendrait pour un garçon de café!



— Ils avaient vingt mille francs à donner et ils n'ont seulement pas pensé à moi, qui suis à la porte! Je ne changerai plus mes airs pour eux; j'en ai assez de ces ingrats-là!



Le Nostre revient sur la terre et trouve un nouveau rsonnage qui s'est installé au beau milieu de son plan jardin des Tuileries



Polichinelle n'entendant pas que l'on vienne maintenant au jardin des Tuileries pour autre chose que pour lui



LA VEILLE DU JOUR DE L'AN.

— Toi... si ton maître ne me donne pas de bonnes étrennes !... Je ne te dis que ça !



La Grande-Bretagne faisant sa toilette pour recevoir dignement les innombrables voyageurs qui lui rendront visite à l'occasion de la prochaine exposition universelle de Londres.



— Il serait bientôt temps de te blanchir aussi la colerette, toi, mon bonhomme !



— Comment est-il?

— Un jeune homme charmant, riche et pas d'ordre, tout ce qu'il faut pour rendre une femme heureuse.



AU JARDIN D'ACCLIMATATION.
— C'est drôle! voilà un canard qui court après toi; à quoi cela tient-il?
— J'ai un journal dans ma poche ... il sent ses camarades.

UNE LETTRE CHARGÉE

PROLOGUE.

ERNEST DESCHAMPS, jeune peintre, rentrant au logis, après trois jours d'absence.

N'y a-t-il rien pour moi, madame?

LA PORTIÈRE.

Enfin, on vous revoit donc! Le facteur est venu six fois pour une lettre.

— Et cette lettre, où est-elle?

— Il n'a pas voulu me la laisser.

— Et pourquoi, madame? Auriez-vous refusé de payer le port?... Une telle méfiance me blesse.

— Non, monsieur; le facteur exige un reçu.

— Un reçu?

— Oui, car la lettre est chargée.

— Chargée! Oh! mon Dieu!

Le jeune Ernest, brisé par l'émotion, s'assied sur le chat de la portière.

Rêves dorés.

ERNEST, seul dans sa chambre.

Une lettre chargée !... le facteur doit revenir à midi. Deux cruelles heures à passer ! Une lettre chargée pour moi, au moment où je n'ose plus rentrer chez moi de peur d'écraser quelques créanciers dans l'escalier. Ah ! mon dieu ! que j'ai donc chaud ! j'étouffe... ouvrons la fenêtre. Une lettre chargée!... je n'y comprends rien... Et cette vieille portière n'a pas seulement songé à demander d'où elle venait ! Voyons, récapitulons un peu mes espérances. Cette lettre me viendrait-elle de mon vieil oncle Defrichard, de Nantes? Non, c'est impossible, car le pauvre vieil homme m'a demandé un secours de vingt francs il y a trois jours à peine... Tiens, voilà le facteur... Non, je me suis trompé : c'est un employé de la distribution des imprimés... Au fait, le facteur ne doit venir qu'à midi, et il est dix heures vingt minutes à peine.

Mais je me souviens... un cousin de ma mère est parti pour l'Amérique il y a douze ans... si la lettre était de lui... Oui, c'est cela, tout le monde fait fortune en Amérique, tout le monde y meurt en laissant tout son bien soit à un neveu, soit à un cousin... Pauvre brave homme !... mort si jeune, car il devait avoir cinquante ans tout au plus... Parole d'honneur, cela me fait de la peine. Il est vrai que je ne l'ai pas connu... mais c'est égal, la voix du sang parle toujours... Pauvre cousin ! il paraît qu'il était un bien bon garçon... Il avait fait des bêtises comme toutes les bonnes natures... On l'avait forcé de partir... et, au moment où la fortune lui sourit, il meurt. Ah ! le destin est bien cruel. Va, pauvre cousin, dors en paix, j'honorerai ta mémoire. Je te ferai mettre un article dans les journaux à trois francs la ligne, entouré d'un filet noir. Entrez !

LE PROPRIÉTAIRE.

Enfin, je vous trouve donc, monsieur Ernest !

ERNEST.

Monsieur, enchanté de vous voir.

— Voilà trois jours que vous n'êtes pas rentré, monsieur.

— Monsieur... des travaux importants.

— Ah ! vous travaillez?

— Enormément.

— Et peut-on savoir ?...

— Tout, monsieur. Le gouvernement m'a commandé une copie de Rubens.

— C'est donc bien long à faire?

— Je suis forcé de passer toutes mes nuits.

— Vous travaillez la nuit ?

— Oui, monsieur, grâce à la lumière électrique que le gouvernement a mise à ma disposition.

— Et quand comptez-vous me payer, monsieur ?

— A midi cinq. J'attends une lettre chargée que le facteur ne veut remettre qu'à moi-même.

— Un héritage ?

— Oui, monsieur, un mien cousin vient de mourir aux États-Unis.

— Le pauvre homme !

— Ah ! ne m'en parlez pas, je suis tout triste.

— Je vous laisse à votre douleur légitime, monsieur Ernest.

— Au revoir, monsieur.

Sur la terrasse.

ERNEST.

Bonjour, voisine.

MÉLANIE, petite blonde.

Bonjour, monsieur Ernest.

— Voisine, je suis bien triste.
— Vous avez des chagrins ?
— Beaucoup.
— Est-ce grave ?
— Très-grave. J'ai perdu une personne qui m'était bien chère.
— Pauvre garçon !
— Ah ! c'était un si charmant homme !
— Un ami ?
— Non, un cousin. Le pauvre homme est mort en Amérique. Il me laisse toute sa fortune, mais je suis bien triste.
— Cela se comprend.
— J'ai besoin de distraction, voisine. Si vous étiez bien gentille, vous viendriez dîner avec moi ce soir.
— Y pensez-vous, monsieur ?
— Mon dieu ! oui. Vous êtes trop bonne pour m'abandonner à ma douleur. Nous irons dîner à Enghien.
— Ah ! mais non.
— Si fait, je vous en prie. Avant le dîner, nous ferons une promenade sur le lac.
— J'ai peur sur l'eau.
— Charmante enfant ! Ne craignez rien, je suis excellent nageur.
— J'aimerais mieux monter sur un âne.
— Vous y monterez, Mélanie ! Ainsi c'est entendu, nous irons !
— Oh ! c'est uniquement pour vous distraire.
— C'est bien comme cela que je l'entends
— Quand partons-nous ?
— J'attends le facteur dans une heure. Tenez-vous prête à midi et demi.
— Adieu, voisin.
— Au revoir, petite voisine. A propos, mettez votre robe rose, elle vous va à ravir.
— C'est bien, monsieur. N'espérez pas me prendre par la flatterie. Je vous répète que je dîne avec vous par pure pitié. Perdre un aussi cher parent... comme vous devez souffrir !
— Je crois bien. Au revoir !

ERNEST, seul.

Charmante créature ! Oui, nous irons à Enghien ; oui, nous dînerons, mais nous ne reviendrons pas de sitôt. Je compte bien louer une petite maison meublée sur le bord du lac. Je passerai là la belle saison avec elle ; je ferai venir tous mes créanciers à Enghien, on leur réglera leur compte. Plus de soucis, plus de désagréments, plus de dettes ! Quel bonheur ! Et c'est à toi, pauvre cousin, que je dois tout cela. Va, je ne l'oublierai jamais. Ah ! mon dieu ! voilà le facteur.

Dans l'escalier.

ERNEST.

Par ici, facteur.

LE FACTEUR.

Où cela ?

ERNEST.

Au cinquième au-dessus de l'entresol. Avez-vous ma lettre ?
— Oui.
— Donnez.
— Signez d'abord le reçu.
— C'est fait. Tenez, facteur, voici dix sous pour vous. Attendez donc ! il me reste encore un excellent cigare, voulez-vous me permettre de vous l'offrir ? Vous savez, quand vous aurez un jour à vous, je ferai votre portrait à l'huile. Dites donc en passant à la portière qu'elle m'apporte la quittance du loyer ; je veux régler cette affaire sur-le-champ, car dans une demi-heure je pars pour la campagne.

Les illusions perdues.

Le jeune Ernest après quelques mo-

ments d'hésitation décachette la lettre chargée et lit :

Saint-Pétersbourg, 1er mai.

Mon chien-chien,

Penses-tu toujours à moi? Moi, je n'ai pas oublié que le jour de mon départ nous dînions ensemble chez Brébant. Au dessert tu exigeais que je fisse faire mon portrait avant le départ. Hélas! deux heures après le chemin de fer du Nord m'emporta. J'ai débuté hier avec un grand succès; j'ai dansé comme je n'ai jamais dansé de la vie. Le chagrin d'être séparé de toi m'inspirait des pas inouïs.

Mon premier soin a été de me faire photographier ici. Je t'envoie le portrait sous ce pli chargé. Fais-le encadrer, mets-le au-dessus de ton lit et pense quelquefois à celle qui t'aime pour la vie.

Ta petite Rosalie.

ÉPILOGUE.

— Monsieur, suis-je ici chez M. Ernest?

— C'est moi, monsieur.

— Cher cousin, j'arrive d'Amérique; je n'ai pas le sou... Pouvez-vous me prêter vingt francs?

— Vous êtes mon cousin d'Amérique?

— Moi-même, cher cousin. Vous êtes artiste; je suis un bon enfant... Vous ne m'abandonnerez pas, j'en suis sûr.

Albert Wolff.



Les arbres du boulevard prétendent qu'ils peuvent se dispenser de donner des feuilles au-dessus, puisqu'ils en ont au-dessous.



AU JARDIN D'ACCLIMATATION.

— Vois donc, mon ami, des vers à soie ! Faut les encourager, ces pauvres bêtes... tu m'achèteras demain une robe de soie.

Calino est devenu riche, et il n'a pas cru pouvoir mieux inaugurer sa nouvelle fortune qu'en chargeant un de nos peintres les plus célèbres de perpétuer son image.

— Faites-moi, dit-il à l'artiste, en train de lire *tout haut* un livre que je tiendrai à la main. Vous mettrez aussi mon domestique derrière le rideau du fond, de manière à ce qu'il ne soit pas vu, mais qu'il puisse m'entendre, s'il me prenait fantaisie de l'appeler.

Souvenirs de la guerre en Chine.



— Voici les Français, je te donne le bouton : va les combattre!

— Merci! vous me donnez le bouton, mais eux me donneront la boutonnière.



— Qu'est-ce que vous venez faire chez les autres?

— Mon brave Chinois, apprends que chez les autres ça devient chez moi, quand ça me fait plaisir.



— Je vas m'amuser, voilà que j' commence à voir les ombres chinoises!



— Sont-ils drôles, ces Chinois! je leur demande l'adresse du boucher, et ils m'envoient chez le marchand de chiens!

Souvenirs de la guerre en Chine.



— Cristi! le tamtam, je n'aime pas ça! Je ne sais pas si je lui traduis bien ma pensée.



— Je ne sais pas quelles sont les intentions du major, mais je doute qu'il puisse se coiffer à la mode de ce pays-ci!



— Tiens! un marchand de plumes!... comme ça se trouve! moi qui justement voulais écrire à ma payse!



— Ces pauvres domestiques, doit-on les sonner dans ce pays-ci!



— Où m'avez-vous menée, cocher ? Je voulais voir la course...
— Ah! dame! je savais pas que madame allait à la course, elle m'avait dit : à l'heure!

— C'est étonnant comme on est honnête maintenant ! disait à un de ses amis un monsieur, digne rival de Calino.

— Pourquoi? demanda l'ami.

— Dès qu'on perd quelque chose, on est sûr qu'on vous le rapporte.

— En es-tu bien certain?

— Mais oui... Tiens, l'autre jour j'avais perdu mon parapluie, un vieux riflard qui vaut à peine six francs ; je l'ai fait afficher, et on me l'a rapporté. Qu'en dis-tu?... n'est-ce pas honnête?

— Si fait, ça prouve en faveur de notre siècle. Mais combien avais-tu promis de récompense.

— Vingt-cinq francs.

— Vingt-cinq francs de récompense! fit l'ami avec étonnement.

— Oui, mais j'en ai donné trente. Je veux encourager l'honnêteté.

Réformes turques.



— Mesdames, vous avez un nouveau maître!
— A-t-il beaucoup de mouchoirs?



— Le sérail est licencié!... Mais c'est affreux, ma chère, cela va inonder la place! Comment les gouvernements laissent-ils compromettre les intérêts de leurs nationaux?



— Mesdames, je suis chargé de vous donner du balai.
— Donnez, donnez! nous allons le rôtir un peu maintenant! Quel bonheur!



— Sortez! polisson, je ne veux plus que vous restiez là-dedans!



— Cristi! nous fait-il des yeux, ce coq russe?
— Parbleur! c'est ma médaille de Crimée qui l'effarouche!

LES CINQ VOITURES

Le fiacre.

GISETTE, fleuriste.

Comme il va vite ce cocher!

COQUARDEAU, avec un sourire.

Vous trouvez?

— Il n'y a pas de danger, n'est-ce pas? il ne versera point.

— Soyez tranquille, les fiacres ont perdu cette mauvaise habitude depuis longtemps.

— C'est égal, monsieur Coquardeau, j'ai eu tort d'accepter cette promenade en voiture avec vous; si mes camarades d'atelier l'apprennent, je suis perdue de réputation.

— Bah! elles ne le sauront point... Cela me fait tant de plaisir d'être auprès

de vous, c'est une occasion que vous me donnez si rarement.

— Comme vous êtes aimable, monsieur Coquardeau.

— Je ne suis pas aimable, je suis amoureux, c'est le cœur qui parle.

— A votre âge!

— Le cœur n'est jamais majeur.

— C'est égal, vous avez profité de mon désir d'aller en voiture.

— J'ai profité de votre complaisance.

— Si je vous disais, monsieur Coquardeau, que c'est la première fois que je monte en fiacre.

— Vraiment!

— Oui, monsieur Coquardeau, toutes mes amies y ont été; moi, c'était mon rêve... Oh! me faire brouetter, c'est si amusant, mais le cocher va trop vite...

— Rassurez-vous, s'il arrive un malheur, je suis là...

— Voyez donc comme les maisons passent, ça éblouit; tiens, nous voilà aux Champs-Elysées, nous sommes dans la campagne, que c'est joli les arbres! Monsieur Coquardeau, est-ce qu'on peut descendre cueillir des marguerites?

— Il n'y en a pas ici... il faut aller plus loin.

— Encore plus loin?

— Dans une véritable campagne... Si vous voulez, nous pouvons aller jusqu'à Neuilly.

— C'est que cela vous coûtera cher.

— Bah! mes moyens me le permettent.

— Oh! monsieur Coquardeau, que vous êtes gentil. Tenez, vous n'êtes plus jeune... peut-être que vous n'avez jamais été joli, eh bien, vous ne me déplaisez pas du tout.

— Oh! Gisette, Gisette, vous êtes un ange... je vous emmènerai en voiture tous les jours!

La remise.

GISETTE, moins fleuriste.

Adolphe, vous avez tort, vous faites des dépenses inutiles; nous aurions pu prendre un fiacre, c'est aussi bon et ça coûte moins cher.

ADOLPHE.

Ils vont trop doucement.

— Il est de fait que les remises vont bien plus vite. Celui-là a un cheval qui va joliment... et puis on a l'air d'avoir une voiture à soi. Ça doit être si bon d'avoir sa propre voiture!

— Vous l'aurez un jour, Gisette, vous êtes assez jolie pour cela.

— Oui, mais quand?

— Est-ce qu'on sait! il ne faut qu'un hasard. Je vous la donnerai peut-être, moi.

— Oh! monsieur Adolphe, de vous je ne voudrais rien accepter.

— Vous m'aimez donc?

— Dame! qui ne vous aimerait pas? Vous êtes jeune, vous êtes joli garçon, et puis vous êtes bien élevé... et les gens bien élevés, j'en suis folle. Décidément, il a un bien bon cheval ce cocher.

— Vous êtes contente comme si c'était la première fois que vous allez en voiture.

— Nous voilà arrivés.

— Déjà!

— Si cela vous contrarie, nous allons retourner et nous reviendrons.

— Ça va vous mettre en dépense.

— Laissez donc, pour vous je jetterais ma fortune par la fenêtre... Et puis j'ai encore bien des choses à vous dire.

— Quoi donc?

— Cocher!... retournez.

— Qu'est-ce que vous avez à me dire monsieur Adolphe?

— Que je vous aime, Gisette.

— Est-ce vrai?

— Que faut-il faire pour le prouver?

— Je ne vous crois pas... Ma tante m'a toujours dit que les hommes sont des menteurs.

— Je vous le répéterai tant, que vous finirez par le croire.

— Quand cela?

— Aujourd'hui; et pour commencer je prends la voiture à la journée.

— A la journée! un remise pour tout un jour!... Oh! monsieur Adolphe, un homme qui regarde si peu à l'argent ne peut avoir que de bons sentiments.

— Eh bien!

— Je vous crois.

La voiture de maître.

LE BARON.

Mais, chère Gisette, à quoi pensez-vous donc?... Montez.

— Monsieur le baron, je n'ose pas.

— Vous n'osez pas monter dans votre voiture?

— C'est donc décidément à moi?

— Sans doute, puisque je vous la donne.

— J'ai une voiture! à moi! à moi-même!... Oh! monsieur le baron, c'est trop... vraiment, c'est trop!

— Asseyez-vous et donnez vos ordres à votre cocher.

— J'ai un cocher avec? et les chevaux aussi? tout cela est à moi?

— Voyons, parlez... Il se nomme John votre cocher.

— John!

LE COCHER, fortement respectueux.

Madame?

— Il est joli garçon et bien élevé... Il est presque aussi bien qu'Adolphe.

— Où madame veut-elle que nous allions?

— Aux Champs-Élysées.

LE BARON.

Vous voyez, vous commandez déjà comme une vraie grande dame!

— Comme ils vont! Un chemin de fer n'irait pas mieux.

— Ainsi, Gisette, vous êtes contente?

— Si je le suis! monsieur le baron, c'est-à-dire que je ne me possède pas de joie... Et dire que c'est à vous que je dois ce bonheur!

— A moi, non.

— A qui donc alors?

— A vos yeux et à l'affection que vous voulez bien me porter, car vous m'aimez, n'est-ce pas?

— Si je vous aime! comment n'aimerait-on pas un homme qui vous donne des voitures à deux chevaux, monsieur le baron? Vous êtes mon premier et vous serez mon dernier amour.

— Votre premier?... Prenez garde, vous oubliez Adolphe.

— Adolphe, c'était une passion de remise, ça ne pouvait durer que le temps du plaisir qu'il me donnait... à l'heure... tandis que les voitures de maître, cher Arthur, c'est éternel, n'est-ce pas?

La victoria.

GISETTE, conduisant elle-même.

Gare donc! Oh! que de monde au bois aujourd'hui!

LE FILS DE FAMILLE.

Vous avez failli écraser ce piéton... Heureusement qu'en fait d'adresse peu de *cochères* peuvent lutter avec vous.

GISETTE, regardant.

Tiens, c'est le baron.

— Quel baron?

— Ça ne vous regarde pas. Tenez-moi mon fouet... Voici un passage difficile.

— Etes-vous gracieuse!

— Et vous ennuyeux avec vos compliments.

— Je vous aime tant!

— Changez les harnais de mon cheval alors.

— Si vous voulez. Gisette, regardez-moi!

— Laissez-moi, ou je vous verse.

L'omnibus.

(Quinze ans après.)

GISETTE.

Conducteur! hé! conducteur! vous me donnerez la correspondance.

— Vous l'avez déjà eue, c'est impossible.

— Alors il faudra donc que j'aille à pied?

— Ou reprendre une autre voiture.

— Merci, vous croyez que je vais me ruiner à me faire traîner!

— Comme vous voudrez.

— Ces conducteurs, est-ce insolent! Ah! si de mon temps mon cocher m'avait répondu comme ça... Cristi! j'ai oublié ma tabatière. Bon! tous les ennuis. C'est le jour au guignon, il paraît.

LE CONDUCTEUR.

Là si vous voulez descendre...

— Oui, je vais descendre, homme mal élevé. Jadis vous auriez vu, vous, allez!

— J'aurais vu quoi?...

— Je ne vous dis que ça... Comme c'est agréable, il faut que je fasse une lieue de marche, et pas de tabac! Hélas! hélas!

LE CONDUCTEUR, avec un sourire.

Ces garde-malades, quelle engeance! (Donnant le signal pour faire repartir la voiture.) En route!

ERNEST BLUM.



— Faites pas attention, commissionnaire! c'est pas à vous que ça s'adresse! c'est à c't Autrichien que je reconnais dans la bataille de Solferino.

Souvenirs des bains de mer.



— Monsieur, faut payer son bain d'avance, parce que la mer n'est pas bonne par ici !



— Tu ne sors donc pas de l'eau aujourd'hui, voilà plus de deux heures que tu y es ?
— J'attends la nuit... mon pantalon a coulé au fond de la mer !



— Tenez, j' vais vous donner une tappe... et vous m' la rendrez. J' veux voir si les bains vous font du bien et si vos forces reviennent



— C'est bien, mon ami, ne vous approchez pas davantage. Baignez-moi à cette distance. Mon mari est très-jaloux ; un homme qui m'approcherait, il lui brûlerait la cervelle!

Souvenirs des bains de mer.



— Baigneur, vous prenez deux francs à tout le monde et à moi quatre francs?...
— Dame! faut que je prenne mon bateau pour faire le tour demadame!



LE BAIGNEUR. — Madame, afin que vous vous rendiez bien compte des forces que vous ont données vos bains, faudra que je vous fasse cogner avec une petite dame qui est dans ma clientèle.



— Je t'assure que mon baigneur me fait la cour; il me dit de croire à ses serments!
— Que t'es bête! tu n'as pas compris : c'est un *baigneur assermenté!*



LES GENS DU MONDE.
La marquise de P*** aux bains de mer.



Le public parisien est admis les mardis, jeudis et vendredis à visiter l'intérieur de l'aquarium du Jardin d'acclimatation.

Un couple d'amoureux entre chez Brebant et réclame le cabinet n° 6.

— Pourquoi le n° 6? demande le jeune homme à sa compagne.

— Tu ne te souviens donc plus? le n° 6, c'est le cabinet que nous avons pris le mois passé, celui où nous avons écrit nos noms sur la glace.

— C'est vrai, s'exclame le jeune homme, tu as la mémoire du cœur.

Ils pénètrent dans le cabinet. La glace porte deux noms écrits au diamant :

« Julie et Ernest. »

Le couple se fait servir à dîner. Au moment de partir, la dame se lève et rajoute un *s* aux noms de la glace.

— Pourquoi ce pluriel? dit l'amoureux.

— Pour prouver que nous sommes revenus plusieurs fois.



Le Rhin dompté.

IMPRESSIONS DE BOCAL D'UN POISSON ROUGE

La scène se passe dans un boudoir attenant à la chambre à coucher d'une beauté mariée, mais mondaine. Une soubrette achève de ranger les *riens* précieux d'une étagère.

LA SOUBRETTE, fredonnant.

Laissons les roses aux rosiers! Tiens! voilà un ruban qui ferait joliment mon affaire... Oui, mais si madame... Bah! elle aurait l'air de porter les couleurs de son mari.

LE POISSON ROUGE.

Friponne, va! ça ne renouvellerait seulement pas l'eau de mon bocal, et ça pense à voler des rubans pour aller au salon de Mars!

LA SOUBRETTE.

Ah! encore une emplette!.... du vieux Chine!... Si on ne ferait pas mieux de nous payer les six mois de gages qu'on nous doit.

LE POISSON ROUGE.

Comme si elle ne se payait pas elle-même!

LA SOUBRETTE.

Quelle scie de ne pas pouvoir être maîtresse à son tour... Qui sait? ce grand blond qui vient souvent dîner ici m'a dit l'autre jour quelques mots; je n'ai retenu qu'une chose, c'est qu'il est question de palissandre.

LE POISSON ROUGE.

C'est en général le bois dont ces amours-là se chauffent.

LA SOUBRETTE, époussetant le bocal.

En voilà encore une manie d'avoir de ces affreuses bêtes-là.

LE POISSON ROUGE.

Elle préfère les poissons qui mordent à l'hameçon.

LA SOUBRETTE.

Plus souvent que je lui changerai son eau... Faire le ménage de cet animal là!...

LE POISSON ROUGE.

Ça rapporte moins que de défaire celui des autres.

LA SOUBRETTE.

Aïe! j'ai failli tout renverser. Bon! voilà une tache à mon tablier;... quel malheur!

LE POISSON ROUGE.

C'est vrai, sur le violet ça paraît, tandis que sur la réputation...

LA SOUBRETTE.

Affreux goujon peint! je voudrais le voir au fond... Hein? quelqu'un!

MADAME DE R...

Julie, vous avez eu bien soin de changer l'eau de ce pauvre...

LA SOUBRETTE.

Oh! oui, madame; madame peut voir encore que je me suis éclaboussée...

LE POISSON ROUGE.

En attendant qu'elle éclabousse les autres. Hypocrite!

MADAME DE R...

C'est bien, laissez-moi. (La soubrette sort.) — Trois heures, mon mari doit être à la bourse. Profitons de son absence pour répondre à la lettre... Il me demande un rendez-vous, mais c'est impossible.

LE POISSON ROUGE.

Alors, c'est accordé.

MADAME DE R...

Il avait l'air si triste hier à cette soirée. (Écrivant.) Mon ami, je vous l'ai déjà dit; il faut oublier...

LE POISSON ROUGE.

Mon mari.

MADAME DE R...

Si dans un moment de faiblesse...

LE POISSON ROUGE.

Ce sont ces faiblesses-là qui font la force des femmes.

MADAME DE R...

J'ai écouté l'aveu de votre amour, ne croyez pas que je sois indigne de votre estime au point de céder aveuglément à un entraînement fatal. Ah! mon ami, pourquoi vous ai-je rencontré? Pourquoi ma vie si calme...

LE POISSON ROUGE.

L'eau qui dort, en ma qualité de poisson je connais ça.

MADAME DE R...

A-t-elle été troublée par vous? Venez demain, mais ce sera pour entendre un dernier adieu...

LE POISSON ROUGE.

Serment d'amour... tra la la! j'ai entendu chanter cet air-là sur le piano l'autre jour.

MADAME DE R...

Oui, un dernier... Ciel! le pas de mon mari. (Elle ferme vivement son buvard et prend une broderie placée prudemment près d'elle.)

M. DE R...

Pardon, je vous dérange peut-être.

LE POISSON ROUGE.

Je vois qu'ils se dérangent tous les deux et chacun de leur côté.

MADAME DE R...

Du tout, je brodais...

LE POISSON ROUGE.

Elle brode encore.

M. DE R...

Je rentre plus tôt que de coutume... une violente migraine...

LE POISSON ROUGE.

Albertine n'était probablement pas chez elle.

MADAME DE R...

Croyez que c'est pour moi une agréable surprise; car on ne vous possède que bien rarement.

M. DE R...

Merci de ce reproche, mais vous savez...

LE POISSON ROUGE.

Je ne pense pas qu'elle sache.

M. DE R...

Les affaires... Il fait un bien joli temps.

MADAME DE R...

Ah!

M. DE R...

Oui, excellent pour les biens de la terre. (Madame de R... remue le bout du pied avec impatience.)

M. DE R..., bâillant.

Ex... cel... lent... Excell... (A part.) Maudite Albertine!

LE POISSON ROUGE.

Quand je vois ces deux êtres-là ensemble, cela me fait prendre la solitude de mon bocal en adoration.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame de Dermay.

M. ET MADAME DE R...

Encore cette bavarde!

MADAME DE DERMAY.

Bonjour, chère; tiens, monsieur de R... Quel hasard?

M. DE R...

Un heureux pressentiment.

MADAME DE DERMAY.

N'importe, c'est un prodige.

LE POISSON ROUGE.

Charité bien ordonnée commence par un coup de griffe.

MADAME DE R...

Mais n'est-ce pas un prodige aussi et un charmant de vous voir?

MADAME DE DERMAY.

Toujours gracieuse... j'ai bien pensé à vous de mon côté; seulement l'hiver, à Paris, on ne s'appartient pas...

MADAME DE R...

Enfin mieux vaut tard que jamais.

LE POISSON ROUGE.

Et voilà comme la politesse écrit l'histoire!

MADAME DE DERMAY.

Vous avez là un ravissant buvard.
(Elle allonge la main pour le prendre.)

LE POISSON ROUGE.

Cette femme-là a la double vue de la malice.

MADAME DE R..., vivement.

Non, ne le regardez pas, il est fané; je veux même le changer.

M. DE R..., à part.

Et je ne la verrai que ce soir!

MADAME DE DERMAY.

Figurez-vous, chère belle, que je viens chez vous en solliciteuse. Oui, une loterie pour les orphelins de la Chine.

MADAME DE R...

Comment donc... de grand cœur! Inscrivez-moi pour dix billets; en échange je vous demanderai votre souscription pour un concert au profit des crèches de l'Algérie.

MADAME DE DERMAY.

Avec plaisir! pour une œuvre semblable...

LE POISSON ROUGE.

Les bons comptes font les bonnes ennemies.

MADAME DE DERMAY.

Ah! je voulais aussi vous consulter pour une toilette de bal; votre robe a fait, m'a-t-on dit, sensation hier à l'ambassade. Il paraît qu'il n'en existe qu'une seule pareille à Paris; c'est une actrice qui...

M. DE R..., tressaillant.

D'où diantre sait-elle cela?

LE POISSON ROUGE.

Bien mordu, serpent.

MADAME DE DERMAY.

Du reste ces femmes-là maintenant devancent la mode même. C'est scandaleux! Voulez-vous, chère enfant, me faire voir cette merveille?

MADAME DE R...

Très-volontiers! (A part.) Et ma lettre!... Si en mon absence...

MADAME DE DERMAY.

Je vous suis, car les graves questions ennuieraient monsieur; permettez, heureux mari.

LE POISSON ROUGE.

Le trait du Parthe, rien n'y manque.

MADAME DE R...

— Il le faut, à la grâce de Dieu!... (Elles passent toutes deux dans la chambre à coucher.)

M. DE R..., seul.

Enfin, où peut-elle être allée... Albertine! Albertine! C'est qu'il n'y a pas à dire, j'en suis fou! C'est au point que son portrait ne me quitte pas. Il est là, sur mon cœur, comme dans les romances. (Tirant le portrait.) Qu'elle est jolie!

LE POISSON ROUGE.

Et qu'il est imprudent.

M. DE R..., plaçant le portrait sur le bord d'une table de Boule et le regardant sous tous ses aspects.

Cette bouche... ces yeux... cette coiffure!...

LE POISSON ROUGE.

Et la sienne donc!

M. DE R...

On dirait qu'elle va parler.

LE POISSON ROUGE.

Alors c'est le moment de fouiller dans ton porte-monnaie.

M. DE R...

Son sourire même est... (La porte de la chambre à coucher se rouvre. M. de R... glisse vivement le portrait dans un tiroir.)

MADAME DE DERMAY.

Merci, chère. Pardon de vous quitter si vite : on m'attend à dîner.

MADAME DE R...

A bientôt, n'est-ce pas?

M. DE R..., s'inclinant.

Madame... Hum! hum!

MADAME DE R..., observant son mari.

Il paraît troublé... Aurait-il trouvé?...

M. DE R..., regardant sa femme.

Elle m'observe... Aurait-elle aperçu?...

LE POISSON ROUGE.

Manche à manche. Qui gagnera la belle?

Trois heures après. — Le boudoir est plongé dans l'obscurité. Les portes de la chambre et du salon s'ouvrent à la fois.

MADAME DE R..., s'avançant à tâtons.

Mon mari est sorti, reprenons bien vite cette lettre.

M. DE R..., même jeu.

Ma femme s'est mise au lit, hâtons-nous de chercher ce portrait.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Hein! qui va là? Vous?

M. DE R...

Mon amie, j'avais oublié de te souhaiter le bonsoir, et...

MADAME DE R...

J'allais voir si vous étiez rentré.

M. DE R...

Cher ange!

MADAME DE R...

Alfred!

LE POISSON ROUGE.

On ne m'a pas changé mon eau, mais, c'est égal, je ne regrette pas ma journée. Qui s'amuse dîne!

PIERRE VÉRON.

La photographie militaire.



— Commandant, ne bougeons plus!
— Au contraire; si je ne bougeais plus, on pourrait croire que je suis un militaire en *non-activité.*



— Prévôt, le photographe vous a manqué.
— Sapristi! puisqu'il a osé me manquer, il m'en rendra raison! J'aime pas qu'on me manque!



— Quatre jours de salle de police!... Tu ne pouvais donc pas répondre pour moi à l'appel?..
— Impossible! on fait maintenant la photographie des compagnies, tu manquais sur l'épreuve!

Au camp de Châlons.



— Tiens, pourquoi donc qu'il est vieux comme ça, le pointeur? il a la patte d'oie!
— Que t'es bête! c'est exprès; s'il n'avait pas les yeux rayés, il ne pourrait pas voir assez loin pour pointer les nouvelles pièces!



Une alerte au camp! — Manœuvres de septembre.



— Sergent, j'ai une crampe!
— Apportez-là ici, que je voie si elle est conforme au règlement!



— Mais, sergent, ce n'est pas ma faute... je ne sais pas nager; j'ai bu tant d'eau que je me suis ballonné!
— Vous me ferez huit jours de salle de police pour détournement d'une partie du liquide affecté au bain de la compagnie.

Au camp de Châlons.



— Après ça, major, qu'est-ce que ça prouve, les armes à longue portée! on ne vous distinguerait pas à 1,500 mètres.

— Impertinent! parlez pour vous; vous me ferez quinze jours de salle de police.



— Votre fusil est une arme à longue portée?

— Je le crois bien! voilà plus de quatre heures que je l'ai sur les bras!



La seule cavalerie possible, depuis l'invention des armes à longue portée.



— Que fais-tu donc, mon pauvre cuirassier ?

— Mais je charge dessus, parbleur! c'est sur le programme!

— Que t'es bête! je t'ai tiré à mille mètres, t'es mort depuis une demi-heure!



— Qu'est-ce que ce soldat-là? je ne le connais pas.
— Excusez, capitaine, c'est ma payse. Comme mon capitaine doit photographier la compagnie, je l'ai mise dans les rangs pour avoir sa portraiture.

Tous nos lecteurs connaissent, de réputation seulement, je l'espère pour eux, la prodigieuse habileté des dentistes anglais. Ils partagent avec les *pik-pockets* du pays la faculté de *travailler* sur le client, sans que celui-ci s'en aperçoive. Ce n'est pas de la chirurgie, c'est de l'escamotage.

Un des orphéonistes français qui, en 1860, sont allés à Londres essayer le diapason normal, fut pris au débarqué d'une rage de dents tellement aiguë qu'elle menaçait de paralyser tous ses *ut dièze* et même ses *ut naturels*. Il ne fit ni une ni deux, et se rendit immédiatement chez un dentiste en renom.

Mais à peine avait-il eu le temps d'ouvrir la bouche pour lui expliquer sa situation, que l'arracheur, plus heureux que Bilboquet, profita de l'éclaircie pour lui enlever instantanément l'objet de sa visite.

— Combien vous dois-je? demanda l'orphéoniste, stupéfait d'une pareille dextérité.

— Une livre sterling, milord.

— Comment, vingt-cinq francs. Ah! par exemple, mon cher, vous gagnez l'argent un peu trop facilement. Vous me demandez vingt-cinq francs pour une dent que vous n'avez pas mis un quart de seconde à arracher! A Paris, j'ai un dentiste qui me traîne au bout de son instrument tout autour de la chambre pendant une demi-heure, et ça ne me coûte que quarante sous.



AU JARDIN D'ACCLIMATATION.

— Tiens, encore un cerf!... Pour quoi faire tant de cerfs?
— C'est pour le reboisement de la France.

EN VACANCES

La scène se passe dans une maison de campagne des environs de Paris.

MADAME GOULOT, à son mari.

Ah! mon ami, je ne sais ce que je donnerais pour que les vacances soient finies!

M. GOULOT.

Gustave t'ennuie donc beaucoup?

— Il me casse la tête.

— Les enfants doivent s'amuser.

— Notre fils est un démon; il met tout en l'air, il brise tout, et d'ailleurs ce n'est plus un enfant, il a quinze ans.

— Il faut bien qu'il s'occupe à quelque chose.

— Mais il va détériorer cette maison qui ne nous appartient pas, et nous aurons au moins pour trois cents francs de frais à payer quand nous nous en irons.

— Qu'a-t-il déjà fait ?

— Il a démoli un pan de muraille en mettant de la poudre dans un trou et en l'allumant.

— Mon fils aurait-il des dispositions à faire jouer la mine? Cela me flatterait; j'en ferais un officier du génie !

— Ensuite il a fait la caricature de ses professeurs sur le mur du salon et de la chambre à coucher. Le propriétaire nous forcera à payer le papier.

— J'irai voir si ces dessins sont bien faits. Il a peut-être du goût pour la peinture... Dans ce cas je le mettrai à l'école des Beaux-Arts... J'aimerais assez que mon fils soit grand prix de Rome.

— Mon ami, tu devrais gronder Gustave. Tiens, justement le voici.

GUSTAVE, arrive en mangeant deux pêches.

Bonjour, p'pa.

M. GOULOT.

Gustave, viens ici, j'ai à te parler.

GUSTAVE.

Voilà !

M. GOULOT.

Pourquoi dessines-tu sur le mur des appartements?

GUSTAVE.

Parce que ça m'amuse.

M. GOULOT.

Ah ! alors c'est différent.

MADAME GOULOT, bas, à son mari.

C'est comme ça que tu le grondes?

M. GOULOT.

Que veux-tu? il m'est impossible de faire la grosse voix avec un garcon qui a eu un premier prix de thême latin.

— Avec tes premiers prix de thême latin, je suis persuadée que tu laisseras ton fils devenir un mauvais sujet.

— Tu te trompes, chère amie. Gustave puise d'excellents exemples dans les auteurs anciens. (Prenant un volume qui sort de la poche de Gustave). Je suis sûr que c'est Tacite ou Plutarque qu'il lit en ce moment.

GUSTAVE, rougissant.

Rends-moi ça, s'il te plaît.

M. GOULOT.

Qu'est ce que c'est...

GUSTAVE, fort embarrassé.

C'est...

M. GOULOT, ouvrant le volume et lisant.

Mon voisin Raymond!...

MADAME GOULOT.

Comment, malheureux, tu lis des ouvrages de Paul de Kock!

GUSTAVE.

Maman, tu as donc lu aussi, que tu sais tout de suite que c'est un roman de cet auteur-là?

MADAME GOULOT, devenant pourpre.

Non, du tout!...

GUSTAVE.

Maman, tu rougis, tu nous contes une *colle* en ce moment.

MADAME GOULOT, avec colère.

Eh bien ! peut-on être aussi irrespectueux envers sa mère. (A son mari.). Vois, comme tu élèves bien ton fils.

M. GOULOT.

Oui, Gustave, c'est mal de parler ainsi. Et puis, pourquoi lis-tu des romans de Paul de Kock ?

GUSTAVE.

Je les traduis en latin.

M. GOULOT, à sa femme.

Tu vois bien que cet enfant ne cherche qu'à s'instruire; il a tellement l'a-

mour de la langue latine, qu'il traduit tout ce qu'il trouve.

LE JARDINIER, arrivant.

Mossieu... Mossieu, c'est une horreur... une infamie !...

M. GOULOT.

Qu'y a-t-il donc ?

LE JARDINIER.

Vot' gamin de fils a enivré tous les canards en leur faisant boire d'l'eau-de-vie.

MADAME GOULOT.

Est-ce possible !

LE JARDINIER.

Tenez, voyez plutôt. (Il montre tous les volatiles qui sont en train de trébucher comme des canards polonais.)

M. GOULOT.

Gustave, qu'as-tu fait ?

GUSTAVE.

Je voulais rendre les canards gais et leur faire dire des bêtises dans leur langue... Écoute comme ils jabotent !

MADAME GOULOT.

Dans quel état tu les as mis !

GUSTAVE.

Je ne savais pas que ça leur ferait du mal. Je leur avais donné de ta bonne eau-de-vie.

M. GOULOT, stupéfait.

De ma fine champagne à dix francs la bouteille !

GUSTAVE.

Dame ! oui, je n'ai trouvé que celle-là dans l'armoire.

LE JARDINIER, montrant les canards qui se débattent dans une cruelle agonie.

Tenez, les voici tous qui tournent l'œil. Vous allez être obligés de les payer.

M. GOULOT.

Combien y en a-t-il ?

LE JARDINIER.

Il y en a dix. Ainsi, dix canards à trois francs pièce, ça fait quéque chose comme trente francs soixante-quinze centimes.

M. GOULOT.

Sapristi !

GUSTAVE.

Non, trente francs tout juste.

M. GOULOT.

C'est vrai, mon fils a raison... (A part). Comme c'est utile, une belle éducation !... Sans Gustave ce jardinier m'aurait frustré quinze sous.

MADAME GOULOT, avec désespoir.

La journée commence bien !

M. GOULOT, au jardinier.

Je vous payerai ça tout à l'heure. (A son fils.) J'espère que maintenant tu vas rester tranquille ?

GUSTAVE.

Oui, mais donne-moi encore un franc.

M. GOULOT.

Tiens, le voici.

(M. et madame Goulot s'en vont.)

GUSTAVE, au jardinier.

Voulez-vous me rendre un service d'amitié pour de l'argent ?

LE JARDINIER.

Ah ! ben volontiers !

— Vous allez me porter cette lettre à la dame qui demeure au pavillon voisin, madame Beauchamp... J'ai vu dans tous les romans de Paul de Kock qu'on écrivait des lettres à ses voisines... Surtout ne la remettez pas devant le mari.

— Compris.

— Attendez, vous allez porter ce melon à cette dame en même temps, ça remplacera un bouquet. Il paraît qu'elle est très-gourmande : je veux la prendre par son faible... Allez, voici vingt sous pour vous.

(Le jardinier s'en va, Gustave s'asseoit sur une chaise et se met à lire... toujours du Paul de Kock.)

M. GOULOT, arrivant.

Enfin, tu es tranquille, c'est heureux.

GUSTAVE.

Je suis toujours très-tranquille.

LE JARDINIER, revenant quelques instants après parler bas à Gustave.

Le mari a pris la lettre.

GUSTAVE.

Ah! fichtre!

M. BEAUCHAMP, arrivant comme un furibond.

Où est M. Goulot?

M. GOULOT.

C'est moi; qu'y a-t-il pour votre service?

M. BEAUCHAMP.

Vous n'êtes qu'un Faublas, voilà ce que vous êtes!

M. GOULOT, stupéfait.

C'est la première fois que je m'entends apostropher en ces termes.

M. BEAUCHAMP.

Faites donc l'étonné! Comment vous, un homme marié, vous osez envoyer des déclarations à ma femme. Et vous voulez la séduire en lui offrant un melon..., ou plutôt votre portrait!

M. GOULOT.

Monsieur!

M. BEAUCHAMP, lui remettant une lettre.

Tenez, voici une lettre signée de votre nom.

M. GOULOT, lisant la lettre.

Mais c'est mon fils qui a écrit ça.

M. BEAUCHAMP.

Comment! votre fils, ce bambin de quatorze ans!

M. GOULOT, à Gustave.

Mais c'est honteux (Lisant la lettre à part.) Quel beau style! Comme c'est bien tourné!

GUSTAVE.

J'ai écrit cette lettre sans aucune mauvaise intention; je voulais savoir seulement si M. de Beauchamp était aussi jaloux qu'on le prétendait... c'était pour rire.

M. BEAUCHAMP.

Je ne suis pas jaloux, mais je n'aime pas à voir faire la cour à ma femme. Maintenant je suis rassuré... Un gamin! (A M. Goulot.) Mais que votre crapaud de fils ne recommence pas! (Il sort.)

UN GARDE CHAMPÊTRE, arrivant.

Monsieur Goulot?

M. GOULOT.

C'est moi.

— Je vous dresse procès-verbal.

— Pourquoi?

— Hier, votre fils a brûlé tout un champ planté de vignes.

M. GOULOT, épouvanté.

Est-ce vrai, grand dieu?

GUSTAVE.

J'ai fait partir des pétards dans les vignes, et comme elles étaient toutes soufrées, elles ont pris feu... Pourquoi aussi met-on du soufre après des feuilles?

LE GARDE CHAMPÊTRE.

C'est pour en chasser l'oïdium.

GUSTAVE.

Je trouve que c'est une injustice de faire un procès-verbal pour ça... C'est moi seul qui ai trouvé le moyen de détruire complétement les charançons et l'oïdium, maintenant il n'y en a plus dans cette vigne-là.

M. GOULOT.

Mon fils a raison; si on était juste, on devrait même lui décerner une récompense nationale!

ADRIEN HUART.



— C'est ça qu'est bête! t'as une étiquette, vicomte, et ton vin n'en a pas!
— Ça ne prouve rien, ma chère; le vicomte est frelaté, le vin est peut-être bon.

A propos de musique.

On a écrit des volumes de lamentations sur la paresse de Rossini, et lors de la reprise de *Sémiramis*, on s'est indigné de ce que ce maestro n'ait pas daigné assister aux répétitions de son œuvre.

A notre avis, Rossini, après avoir prouvé son génie, prouve tout simplement son bon sens en s'obstinant dans son *far niente*.

Au reste, l'ermite de Passy a compris mieux que personne tout le profit que sa gloire retire de cette abstention systématique, et comme quelqu'un, au sujet de *Sémiramis* précisément, l'engageait à revoir *propria manu* quelques passages vieillis, le *diou* de la musique lui répondit avec un air finement bonhomme, dont il a le secret :

— Mon cher ami, je fais mieux que de me corriger, je *m'efface*.

Croquis de chasse.



Les lièvres faisant d'assez vilains rêves dans la nuit qui précède le 1er septembre.



— Ma femme ne veut jamais manger de ma chasse.
— Je crois bien ! vous ne tuez jamais que les chiens.



INCONVÉNIENT DE S'ASSEOIR APRÈS LA CHASSE A LA BÉCASSINE.

— Oh! la, la! je viens de m'asseoir juste sur le bec d'une des bécassines que j'ai dans ma carnassière!



— Mais qu'est-ce qu'il a donc à me regarder comme ça, cet imbécile de chien ?

Croquis de chasse.



— C'est dégoûtant! il n'y a donc pas de dentiste dans ce pays-ci?



LA CHASSE AU MARAIS.

— Avez-vous quelque chose de sec pour vous essuyer en sortant?
— Oui, oui, j'ai une serviette dans ma poche.



Les derniers lièvres de la plaine Saint-Denis.



— Lâchez donc votre chien, si vous voulez chasser.
— Pas si bête! Il m'a coûté fort cher, je n'aurais qu'à le perdre!



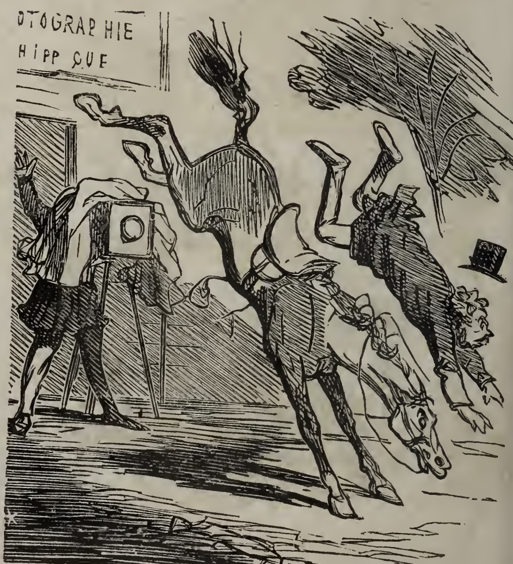
Un changement de garnison.



Aspect des bals publics de Paris depuis le succès de mamzelle Rigolboche.



Riflewooman anglaise en grande tenue.



LA PHOTOGRAPHIE ÉQUESTRE.
— Très-bien !... Ne bougeons plus!



Joseph et Putiphar.

LE DERNIER JOUR D'UNE TABLE D'HOTE

Il vous est arrivé, n'est-ce pas? de vous trouver un jour de pluie à la recherche d'une voiture insaisissable, dans un quartier perdu, et de voir approcher avec inquiétude le moment du dîner sans savoir à quelle horloge cette heure sainte sonnera pour vous. Je m'étais égaré dernièrement sur les hauteurs des Batignolles et je me trouvais dans cette situation perplexe, lorsque j'eus la

bonne fortune de rencontrer un des naturels du pays avec qui j'avais naguère fait quelque peu mon droit. Je le priai instamment de m'indiquer un restaurateur des alentours qui n'eût pas subi trop de condamnations pour crime d'empoisonnement.

— Vous tombez bien, me dit-il, je vais justement à quelques pas d'ici enterrer une table d'hôte. Voulez-vous être de la cérémonie?

— Qu'appelez-vous enterrer une table d'hôte?

— L'annexion, vous le savez, va supprimer d'un coup de filet tous ces établissements à prix fixe qui, grâce à leur position en dehors des barrières, pouvaient donner pour vingt-quatre sous cinq plats, deux desserts et des curedents tout neufs. La nouvelle situation qui leur est faite ne permet plus ces magnificences, aussi la plupart de ces entreprises culinaires ont-elles pris le parti de fermer boutique.

— Eh bien?

— Eh bien! c'est précisément chez l'un d'eux que je vous mène. Il donne aujourd'hui à ses habitués le dîner de l'étrier. C'est le repas des Girondins. Venez, il y aura probablement des tostes bizarres et des adieux touchants. On voit là des actrices jadis célèbres, d'anciens militaires, des hommes de lettres, des artistes, etc.

Je le suivis moitié par faim, moitié par curiosité, et j'entrai avec lui dans un de ces vastes rez-de-chaussée qui rappellent les réfectoires du collège. Autour d'une table oblongue se trouvait réunie une société diverse dont les mâchoires travaillaient silencieusement.

L'hôte, qui, comme les chevaux d'Hippolyte, semblait d'abord se conformer aux tristes pensées de ses convives, revint tout à coup de la cuisine avec un certain nombre de bouteilles entre les bras.

— Allons, messieurs, dit-il, n'y pensons plus, il faut noyer la tristesse. Bah! après nous la fin du monde. C'est moi qui régale.

On but d'abord autant, puis plus qu'à l'ordinaire, et l'assemblée devint aussi loquace qu'elle avait été taciturne.

— C'est égal, s'écria une antiquité du sexe féminin dont la patte d'oie était dissimulée tant bien que mal sous une triple couche de badigeon, c'est égal, il est bien cruel pour une artiste qui a fait autrefois courir tout Paris de se voir expropriée comme la première venue.

— Encore mademoiselle Cornélie qui parle de ses succès de théâtre, interrompit un jeune homme dont les joues commençaient à monter en couleur. Ne trouvez-vous pas que pour le dernier jour il serait bon de mettre un peu l'amour-propre de côté et de nous avouer à nous-mêmes nos professions respectives. Il y a assez longtemps qu'on trompe le bon public sur le personnel des tables d'hôte.

— Qu'est-ce à dire? exclama la vieille fille d'un air inquiet.

— C'est à dire, reprit l'impitoyable orateur, que depuis trois ans vous nous racontez une foule d'anecdotes dont vous auriez été l'héroïne; que vous parlez à tout propos des bouquets et des billets doux qu'on vous jetait à la tête et aux pieds; en un mot, que vous prenez ici la qualification d'ex-actrice *aimée du public*, tandis que, si mes renseignements sont exacts, vous n'avez jamais recueilli autre chose que des gros sous et joué d'autre rôle que celui de donneuse de petits bancs.

— Une ouvreuse de loges! vocifera

un personnage moustachu qu'on appelait le major, et moi qui la croyais une rivale de Duchesnois. Ah! elle est bien bonne!

— Il ment! il ment! cria la vieille! mais au fait, quand même il dirait vrai, je ne vois pas pourquoi je ne m'intitulerais pas actrice, quand il y en a ici qui se font appeler major. Si on me demande à quel théâtre j'ai joué, je leur demanderai dans quel régiment ils ont servi. On m'avait bien dit que cet officier supérieur était un ex-infirmier de l'hôpital du Gros-Caillou, mais j'avais eu au moins le bon goût de ne pas le croire.

Toute la société se mit le nez dans son assiette pour ne pas éclater, et le faux major rougit jusqu'à la pointe de ses moustaches.

— Eh bien, dit-il au jeune homme qui avait commencé le feu et comme pour changer le cours de la conversation, eh bien, mon cher baron, la petite comtesse est-elle venue au rendez-vous d'hier soir?

— Non, mon cher, répondit l'interpellé, pressentant pour lui-même un argument *ad hominem*.

— C'est que vous savez ce qu'on dit, aimable lovelace?

— Du tout.

— Que tant de femmes ne vous autorisent à leur passer la main dans les cheveux que parce que vous êtes leur coiffeur.

— Eh bien, quand même? On a vu des rois épouser des bergères.

— Oui, mais on n'a guère vu de grandes dames épouser des perruquiers.

— Attrape! fit l'ouvreuse vengée.

En ce moment un des convives, vêtu d'une jaquette de velours à la Pradier et coiffé d'un feutre mou, profita du rire général pour se lever sans rien dire et sortir subrepticement.

— Tiens, voilà notre Raphaël qui quitte au milieu du repas, fit observer quelqu'un.

— Parbleu! dit un autre, il ne doit pas être curieux de s'entendre dire des vérités trop crues.

— Permettez; c'est un peintre de talent. Il est élève de Paul Delaroche.

— Je ne sais pas s'il est peintre de talent, mais je sais qu'il est peintre d'enseignes.

— Il disait avoir exposé.

— Aux fenêtres des sages-femmes, très-souvent. Il est artiste en devantures.

— C'est un homme de lettres, ajouta en ricanant un petit monsieur mal mis qui mangeait beaucoup.

— Homme de lettres autant que vous, toujours, dit la vieille fille avec une aigreur suspecte. Lui du moins ne s'est jamais vanté d'écrire dans les journaux sous des noms d'emprunt.

— Mais, madame...

— Imaginez-vous, continua la duègne, que monsieur m'a confié dernièrement qu'il touchait des droits d'auteur dans les *Pirates de la savane*.

— Mais, mademoiselle...

— Or savez-vous ce qu'il est, cet écrivain qui se moque si spirituellement des peintres? il est clerc d'huissier.

L'entrée d'un nouveau personnage amena un armistice.

— Tiens! voilà notre réfugié hongrois, dit le major.

— Oui, dit le retardataire; je n'en finissais pas de gagner mon absinthe.

— Vous savez que l'établissement ferme demain, mon cher; on ne pourra plus faire sa petite partie le soir. Vos revenus vont sensiblement diminuer.

— Ça m'est égal : j'ai reçu précisément une lettre d'Allemagne qui m'autorise à rentrer dans mes propriétés, et je venais vous faire mes adieux.

— Je les connais tes propriétés, murmura tout bas un habitué, on les appelle Hombourg, Bade et Frascati.

— Il n'est pas réfugié hongrois ? demandai-je.

— Il est réfugié de partout, attendu qu'on ne veut de lui nulle part. C'est un de ces hommes qui connaissent toutes les langues et surtout le grec moderne.

La conversation générale continua longtemps encore sur ce ton de grossièreté railleuse, chacun arrachant à tour de rôle le masque à son voisin. Les liquides faisaient passer toutes les crudités. Je n'ai jamais mieux compris l'aphorisme : *In vino veritas.*

— Parbleu ! dit en sortant mon camarade à l'hôte qui avait écouté ces diverses scènes d'un air narquois, il faut avouer que vous avez été furieusement trompé sur la qualité des gens que vous recevez à votre table.

— Que j'aie été trompé, c'est possible, répondit-il en souriant, mais à coup sûr ils l'ont été plus que moi, car voilà dix ans que je leur fais avaler de l'angora pour du lapin, de l'étalon pour du bœuf et du bois de campêche à sept sous le litre pour du beaune première.

HENRI ROCHEFORT.



La maréchaussée se faisant des albums charmants, depuis la mode de photographier les malfaiteurs.



— Je retourne à la cuisine. Quand monsieur sera endormi, monsieur voudra bien sonner pour que je vienne éteindre sa lumière.



Deux voyageurs prudents passent la nuit dans un wagon de chemin de fer.



— Allons, bon! v'la que je ne distingue plus mon enfant d'avec l'arbre... Ils sont emmaillotés tous les deux de la même manière!



L'ours Martin, voyant qu'on abandonne beaucoup le Jardin des Plantes et qu'on ne lui jette presque plus de petits gâteaux, se décide à partir aussi pour le Jardin zoologique du bois de Boulogne.

En carnaval.



— Eh bien, ne te gêne pas, Caroline... Combien est-ce qu'il t'en faut donc à toi?

— Ma chère, le carnaval est si court cette année!



— Voilà un petit bourgeois bien gentil! On a beau lui dire des choses désagréables, il n'oserait pas lever la main sur un enfant... Pas vrai, mon chéri?



— Il est joliment pingre, ce monsieur! je lui ai demandé de me payer du sucre de pomme...

— Eh bien?

— Il m'a répondu que les bébés ne devaient sucer que leur pouce.



— Madame, c'est trop fort! il y a des barrières qu'une honnête femme ne doit pas franchir!

— Oui, monsieur; mais on vient de les reculer, les barrières!

En carnaval.



— Si votre amie voulait me donner une place
ns son cœur?
— C'est possible. Mais dame! vous serez serré,
vous en préviens.



— Viens faire dire les lettres à Toto!
— Où est ton livre, ma petite?
— J'apprends à lire dans la carte au restaurant.



— Monsieur, vous n'avez pas le droit de démasquer
e bébé!
— Si fait! c'est un enfant à moi que je veux reconaître.



— Mais est-il bête, ce portier! Il ne sait donc pas que nous sommes en carnaval?
— Le carnaval ne me regarde pas! Je ne connais que les ordres du propriétaire, qui ne veut pas d'enfants dans sa maison; voici votre congé.



— Ah! sapristi! quelle diable d'idée j'ai eue de monter sur un vaisseau de l'ancien temps! vous n'allez donc pas à Rouen?

— Non, monsieur, nous allons à Ithaque, Carthage et Lesbos.

M*** est un coureur de nouvelles. Depuis dix ans il ne s'est pas publié un bon mot qu'il ne l'ait réimprimé deux ou trois fois.

Un journaliste lisait un *ana* dont l'origine se perdait dans la nuit des calembours, et au bas duquel la signature de X*** s'étalait victorieusement :

— Je ne sais parbleu pas, s'écria-t-il, comment il se fait que X*** n'ait rien eu à l'Exposition agricole. Je n'ai jamais vu un animal aussi reproducteur.



Les habitants et les maisons de Saint-Cloud raccordés avec la trirème qui s'y trouve.

LE CHIEN DE L'AVEUGLE

La scène se passe sur le pont des Invalides.

L'AVEUGLE.

Voyons, Mouton, un peu de patience, la journée s'avance.

MOUTON, à part.

Je ne sens plus mes pattes.

L'AVEUGLE.

T'as beau me battre les jambes avec ta queue, c'est comme si tu chantais; n'en v'là jusqu'à ce soir (Mouton aboie.) Qu'est-ce que c'est? Monsieur veut

donner de la voix. Dis donc, si tu continues, tu me forceras à t'acheter un accordéon ou un flageolet.

MOUTON, s'égarant dans les méandres d'un monologue.

Est-il assez bête, mon état! Rester douze heures à la même place avec un rond de fer-blanc dans la gueule. La mendicité devrait être interdite dans le département de la Seine. Au fond, je ne suis pas malheureux; j'ai connu des caniches de cloutiers plus chagrinés que moi; mais c'est égal, ma position laisse à désirer; je suis encore fièrement loin d'avoir la place de kings-charles de confiance d'une ambassadrice. — Ah ! voilà mon invalide qui va me donner un centime et faire un bout de causette avec moi.

L'INVALIDE.

Bonjour, mon garçon. Comment que ça va aujourd'hui ?

MOUTON, toujours à part.

Pas mal, et toi, mon vieux lapin ?

L'INVALIDE.

On dirait qu'il comprend, ce gaillard-là.

MOUTON.

Sont-ils rabâcheurs ! ils disent tous la même chose. Mais certainement que je comprends.

— Tu me rappelles mon pauvre Marengo du 62e. C'était ça un luron ! Il ne boudait pas au feu, et il est mort dans mes bras à Montmirail des suites d'un coup de feu.

— Connu : le *Chien du régiment* d'Horace Vernet.

— Tiens, v'là pour tes menus plaisirs. (L'invalide s'éloigne.).

MOUTON.

C'est un brave homme. Malheureusement sa conversation est peu variée : il me dit tous les jours la même chose. — Ah ! voici la petite blonde de la manufacture des tabacs. Comme elle a les yeux rouges. Tiens, elle passe devant moi sans me regarder ; c'est drôle.

LA PETITE BLONDE, revenant sur ses pas.

Mon pauvre chien, je ne peux rien te donner aujourd'hui, mais c'est égal, je veux te caresser tout de même.

MOUTON.

Charmante enfant ! léchons-lui les mains, ça lui fera plaisir.

— Il est donc bien bon, ce pauvre chien ? Va, je te promets un gâteau de Nanterre pour demain. Adieu, mon loulou, adieu.

L'AVEUGLE.

Mouton, je vous défends d'accepter le gâteau que vous offrira cette pratique. J'exige qu'il me soit réservé. Vous m'entendez ?

MOUTON.

Oui, tâche ! on te le gardera... dans sa dent creuse. Fidèle à mort pour les monacos, mais quant aux douceurs... va-t'en voir s'ils viennent, Jean, v'a-t'en voir s'ils viennent.

UN BOURGEOIS, passant avec sa bourgeoise.

Tous les ponts sont encombrés d'aveugles et de chiens. Je m'étonne que l'édilité tolère cet abus.

LA BOURGEOISE.

On dit que ces gens-là rapportent gros à l'État. Le métier d'aveugle est abîmé d'impositions.

LE BOURGEOIS.

Cependant leurs chiens n'ont pas de cote personnelle comme notre Azor, et c'est vraiment injuste.

MOUTON.

Vous, je vous connais : vous êtes des boutiquiers retirés, et vous ne devez pas attacher votre carlin avec des boudins à la Richelieu.

Un bouledogue s'approche en grognant.

MOUTON.

Eh bien, quoi ? A qui en as tu ?

LE BOULEDOGUE.

Je crève d'envie de me battre.

— Pas le temps; sans ça ce serait avec plaisir, car je déteste ta race.

— Viens-y donc !

— Et ma corde?

— Casse-la.

— Et mon devoir ?

— Comprends pas.

— Quelle brute !

— Voyons, y sommes-nous?

— Si tu m'attaques, je serai forcé de me défendre et je te préviens que le sergent de ville te donnera tort.

— Oui, je suis mal avec les autorités.

— Pourquoi es-tu féroce?

— Si on peut dire! Mais j'mords parce qu'il faut mordre; c'est pour ça que ma mère m'a mis bas.

Un jeune chien vient rouler en folâtrant dans les pattes de Mouton.

MOUTON.

Prends garde de te blesser, petit.

LE JEUNE CHIEN le regardant avec admiration.

Oh! comme je voudrais être chien d'aveugle! Je verrais passer les soldats sur le pont toute la journée.

— Que fait ton maître ?

— Il est boucher.

— Ne te plains pas de ton sort, mon bonhomme.

— Tiens, il ne me met jamais de sébille en fer-blanc dans la gueule; c'est très-joli, ça.

— Le bonheur n'est pas là. Un os à la moelle est préférable.

LE BOULEDOGUE.

Petit, veux-tu te battre avec moi ?

LE JEUNE CHIEN.

Pour de rire ?

— Non, pour de bon.

MOUTON.

Toi, tu vas laisser cet enfant-là tranquille ou je te dénonce : tu n'as pas de muselière.

LE BOULEDOGUE, en s'en allant.

Vous êtes deux feignants !

MOUTON, resté seul.

Voilà ma biche qui va dîner au *Moulin-Rouge*. Varie-t-elle sa société! Eh bien, après ? ça ne me regarde pas. Est-ce que je deviendrais mauvaise langue ? Fi ! que c'est laid de faire des ragots sur une pratique !

LA BICHE, à son monsieur.

Donnez à ce chien.

LE MONSIEUR.

Pour quoi faire ?

LA BICHE.

Pour que je ne dise pas que vous l'êtes... chien.

MOUTON.

Merci, gentille dame. (Il fredonne le refrain de Béranger.)

Avec le prix d'une caresse
Cent fois j'ai sauvé la vertu.

Il commence à se faire tard et je n'ai pas encore vu mon amoureux. C'est singulier. Ah ! je reconnais sa marche. Comment ! il ne s'arrête pas. Oh ! il y a de la brouille. Il revient, il se promène avec agitation. Pauvre garçon, il aura été maltraité. Disons-lui un mot de consolation.

Mouton risque un petit aboiement.

LE JEUNE HOMME.

C'est toi, mon pauvre Mouton. Je ne te voyais pas.

MOUTON.

Nous sommes donc triste?

— J'ai bien envie de ne te rien donner. Je suis trop malheureux.

— Ce serait injuste, je ne suis pas responsable des caprices de ta belle.

— Comme ses yeux sont intelligents.

— Mais oui, j'ai d'assez beaux yeux.

— On dirait qu'il comprend.

— Ah ! toujours la même rengaine. C'est fatigant à la longue.

— Mouton, je lui ai donné rendez-vous ici, mais elle ne viendra pas, j'en suis sûr. Si elle vient, je te promets un collier neuf.

— Un collier... joli cadeau ! Enfin.

— Neuf heures, et personne encore. Ah ! les femmes !... Elle a ri aux éclats quand je lui ai dit que je l'attendrais devant l'aveugle du pont des Invalides.

— C'est qu'elle pensait que tu étais à la fois son chien et son aveugle.

LE JEUNE HOMME.

C'est elle ! ô bonheur !

UNE DAME VOILÉE, paraissant fort étonnée de la rencontre.

Comment ! c'est vous ? Est-ce que vous demandez l'aumône maintenant ?

— Vous le savez ! Ne suis-je pas votre pauvre ? Ah ! que je suis heureux. Voulez-vous prendre mon bras ?

— Allons sur la rive gauche, il y a moins de monde.

MOUTON.

L'ingrat ! il s'en va sans rien me donner.

LE JEUNE HOMME revenant.

Et moi qui oubliais Mouton. (Il vide son porte-monnaie dans la sébille.)

LA DAME.

Il a l'air bon, ce chien. On dirait qu'il comprend.

MOUTON.

Oui, oui, c'est convenu.

LA DAME.

Mais vous vous êtes ruiné.

LE JEUNE HOMME.

N'ai-je pas le seul trésor que j'envie ! (Ils s'éloignent en causant ensemble).

L'AVEUGLE.

Mouton, la journée a été bonne ; levons le siége.

MOUTON à part, en soupirant.

Ah ! l'amour au printemps, la belle chose !... Je tâcherai de ronger ma corde cette nuit.

LOUIS LEROY.



Au clair de la lune, mon ami Pierrot !
Prête-moi ta plume.....



— En voilà une sévère ! Ton petit baron qui ne peut pas dire deux mots de suite... le voilà là-bas sur les rangs pour les prix de tribube !

Au Casino-Cadet.

Deux hommes d'esprit circulent dans les groupes, comme les deux philosophes du tableau de Thomas Couture.

— On a beau dire : ces femmes-là n'ont pas de moral; c'est vrai, mais la plupart ont quelque physique.

— Oui, ce sont de jolies peintures.

— Il est fâcheux qu'elles aient si souvent besoin d'être restaurées.



— C'est terrible, je n'ose plus siffler mon chien, depuis la loi sur le diapason : je crains de me faire mettre à l'amende en donnant un ton trop haut!

TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LE CHARIVARI

Le *Charivari* est le seul journal de Paris publiant chaque jour une lithographie nouvelle ; le numéro du dimanche contient **12 vignettes** sur bois par **CHAM**.

PRIX D'ABONNEMENT

PARIS	3 mois.	18 fr.	DÉPARTEMENTS	3 mois.	20 fr
	6 mois.	36		6 mois.	40

Bureaux du *Charivari*, rue du Croissant, 16



Prime offerte aux Abonnés du CHARIVARI

LES ZOUAVES GRAND ALBUM de 30 Lithographies PAR CHAM

Cet album est entièrement **inédit**, aucune des lithographies dont il se compose n'a paru dans le *Charivari* et aucune n'y paraîtra.

Prix : 15 fr.

Cet album est offert en **PRIME GRATUITE** à toute personne qui adresse au caissier du *Charivari*, 16, rue du Croissant, le prix intégral d'un abonnement d'un an : 72 fr. pour Paris; 80 fr. pour les départements.

Les personnes qui prendront un abonnement de trois mois ou de six mois pourront se procurer cet album moyennant un supplément de prix de **cinq francs.**

Pour les départements, le mode d'abonnement le plus simple est d'adresser au caissier du *Charivari* un mandat de poste.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.




6
7
8
9
10
11




6
7
8
9
10
11


7
8
9
10